IMAGES

S.A.R. LA PRINCESSE FAIZA
EN ROBE DE MARIÉE

(Photo J. Weinberg)

30 mills

L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITE

★ L'ECRAN DE LA SEMAINE 



MARIAGE PRINCIER

C'est en grandes pompes que fut célébré, le jeudi 17 mai le mariage de S.A.R. la Princesse Faiza la cadette des sœurs de S.M. le Roi, avec l'honorable Ali Raouf. La cérémonie de la signature du contrat se déroula dans le cabinet du Souverain sous la direction de S.Em. le Recteur de l'Azhar, et en présence de l'illustre fiancé et de LL.EE. Chérif Sabry pacha et Hussein Sabry pacha, témoins du fiancé. L'Auguste Souverain représentait la princesse Faiza. On voit, à gauche, l'heureux couple à l'issue de la cérémonie et, au-dessus, les jeunes mariés entourés de leurs demoiselles d'honneur : LL.AA.RR. les Princesses Faika et Fathia, sœurs de la princesse Faiza, et Mlles Nadia Mahmoud Saïd, fille de S.E. Mahmoud bey Saïd, et Nazli Sabry, fille de S.E. Hussein Sabry pacha.

(Photo Jean Weinberg)



LES DÉLÉGUÉS FRANÇAIS A SAN-FRANCISCO

L'ambassadeur de France aux Etats-Unis, M. Henri Bonnet (portant chapeau haut de forme), s'entretient avec M. Georges Bidault (à sa gauche), ministre des Affaires Etrangères de France, et M. Eugène Meyer, publiciste américain, au cours de la conférence d'ouverture de l'organisation internationale.



LORD HALIFAX

Au cours d'une des sessions de la Conférence de San-Francisco, Lord Halifax, ambassadeur de Grande-Bretagne aux Etats-Unis (au premier plan), relit ses notes. Assis à ses côtés, Clément Attlee, leader travailliste.



DÉLÉGUÉS TURCS

M. Hassan Saka (à gauche), ministre des Affaires Etrangères de Turquie, avec M. Feridun Cemal Erkin.



EN MÉMOIRE DU PRÉSIDENT ROOSEVELT

Une exhibition de revues illustrées eut lieu dans une grande librairie de Léningrad en mémoire du président Roosevelt. Voici quelques visiteurs examinant des textes illustrés ayant trait au regretté président.

L'opinion publique alliée est surprise et quelque peu déçue par les nuages qui font déjà leur apparition au lendemain de la Victoire. D'après la conviction générale, l'arrêt des hostilités devait mettre fin à toutes les divergences entre les peuples d'Europe et permettre l'avènement de l'ère nouvelle dont on a tant parlé.

Ces espoirs se sont avérés par trop fallacieux. La fin de cette guerre, comme la fin de toutes les guerres, s'annonce comme étant une période trouble, au cours de laquelle chaque nation n'hésitera pas à soulever ses revendications historiques et profitera de la situation exceptionnelle actuelle pour les appuyer par tous les moyens. Les pays, comme les individus, réalisent que des crises comme celles que traverse l'humanité ne se reproduisent pas souvent et qu'il faut se hâter d'agir si l'on ne veut pas être dépassé par les événements.

Cela s'est déjà produit après la première grande guerre. De 1918 à 1923 ou 1924, de nombreuses querelles intestines, des troubles, des révolutions, voire même des guerres ont éclaté en Europe. Ni l'armistice, ni le traité de paix ne parvinrent à calmer les passions déchaînées. On s'était habitué au bruit des canons. Le recours aux armes devenait la solution toute prête.

Avec la fin de cette guerre, de tels incidents risquent de faire leur apparition. Il est donc essentiel que les dirigeants des Nations Unies n'épargnent aucun effort pour canaliser les divergences inévitables en vue de leur trouver une solution pacifique, qui ne contienne pas de nouveaux germes de discorde.

Il est également nécessaire que les autorités et la presse de tous les pays présentent ces problèmes dans leurs proportions réelles et évitent d'envenimer la situation par des commentaires passionnés, en donnant à chaque incident plus d'importance qu'il n'en présente en réalité, comme ce fut le cas dans l'affaire de Trieste.

O

Les deux thèses en présence sont connues :

Londres et Washington s'opposent à l'occupation par les troupes yougoslaves de la Vénétie Julienne, y compris Trieste. Rappelant que les prétentions yougoslaves et italiennes au sujet de cette province ne peuvent être départagées qu'à la Conférence de la Paix, ils imputent ouvertement au maréchal Tito le désir de les mettre devant un fait accompli. Les notes échangées ces derniers jours relèvent, par ailleurs, que l'attitude yougoslave est contraire à l'accord conclu à Belgrado entre le maréchal Alexander et le maréchal Tito. Elles soulignent, enfin, que le port de Trieste et la région environnante doivent être contrôlés par le commandement anglo-américain pour des raisons militaires en rapport avec l'occupation et le ravitaillement de l'Autriche.

Les Yougoslaves, de leur côté, prétendent avoir libéré la région et déclarent qu'à ce titre, leurs armées ont le droit d'y demeurer jusqu'à la réunion de la Conférence de la Paix. Ils admettent que ce fait « ne doit en aucun cas porter atteinte aux décisions de cette Conférence qui décidera finalement à qui ces territoires devront appartenir ». Quant aux besoins militaires des Alliés, ils seraient pleinement assurés.

La crise atteignit son point culminant lorsque le maréchal Alexander adressa un message à ses troupes, pour relater l'origine du différend et expliquer le point de vue anglo-américain. « L'intention apparente du maréchal Tito est d'imposer ses revendications par la force des armes et par l'occupation militaire. Un acte de ce genre ne rappellerait que trop Hitler, Mussolini et le Japon. C'est pour empêcher de pareils actes que nous avons livré cette guerre. »

O

De toutes ces notes et déclarations, les faits ne sont pas difficiles à dégager : il est clair que les Yougoslaves se sont empressés d'occuper la région de Trieste dans le but de renforcer leur thèse lorsque la question serait portée devant la Conférence de la Paix.

Mais il est quelque peu exagéré de parler d'annexion unilatérale et de tentative d'imposer des revendications territoriales par la force. Avant les Yougoslaves, les Polonais n'ont-ils pas occupé certaines régions allemandes dont ils se proposent de demander l'annexion ? Les Français n'ont-ils pas agi de même en Italie et en Allemagne ?

L'action des Yougoslaves n'est donc pas particulièrement choquante en elle-même, mais du fait qu'elle est contraire aux accords intervenus entre le maréchal Tito et le maréchal Alexander, on ne peut que la condamner. Ces accords doivent d'ailleurs correspondre à des promesses faites aux autres parties intéressées. Les Alliés étaient donc en droit, par ces divers motifs et aussi pour sauvegarder leur prestige, d'adopter une attitude ferme à l'égard du maréchal Tito.

Cela ne justifie pas, toutefois, la comparaison avec les procédés hitlériens et fascistes contenue dans le message du commandant allié en Méditerranée. Vernon Bartlett, écrivant dans le « News Chronicle», qualifie le message d'exceptionnellement bon, mais exprime beaucoup de doute quant à l'opportunité « de dire à un peuple aussi fier que les Yougoslaves que leurs méthodes rappellent celles employées par Hitler, Mussolini et le Japon ».

O

Le véritable problème de Trieste, obscurci par toutes ces querelles, ne



tardera pas à se poser aux dirigeants alliés. On aurait aimé que les gouvernements italien et yougoslave, qui se réclament tous deux des masses populaires, règlent par des négociations directes leur différend. Mais un esprit nationaliste aigu a survécu aux expériences de cette guerre, et les discussions orageuses sur le tracé des frontières — avec tous les dangers qu'elles comportent — ne sont pas destinées à disparaître de sitôt.

Dans le cas de Trieste, les réclamations yougoslaves ont pour fondement la majorité slave dans la province de la Vénétie Julienne en général. Les Yougoslaves admettent cependant que la ville de Trieste elle-même compte une majorité italienne et reconnaissent que cette majorité doit participer à l'administration de la ville proportionnellement à son importance numérique.

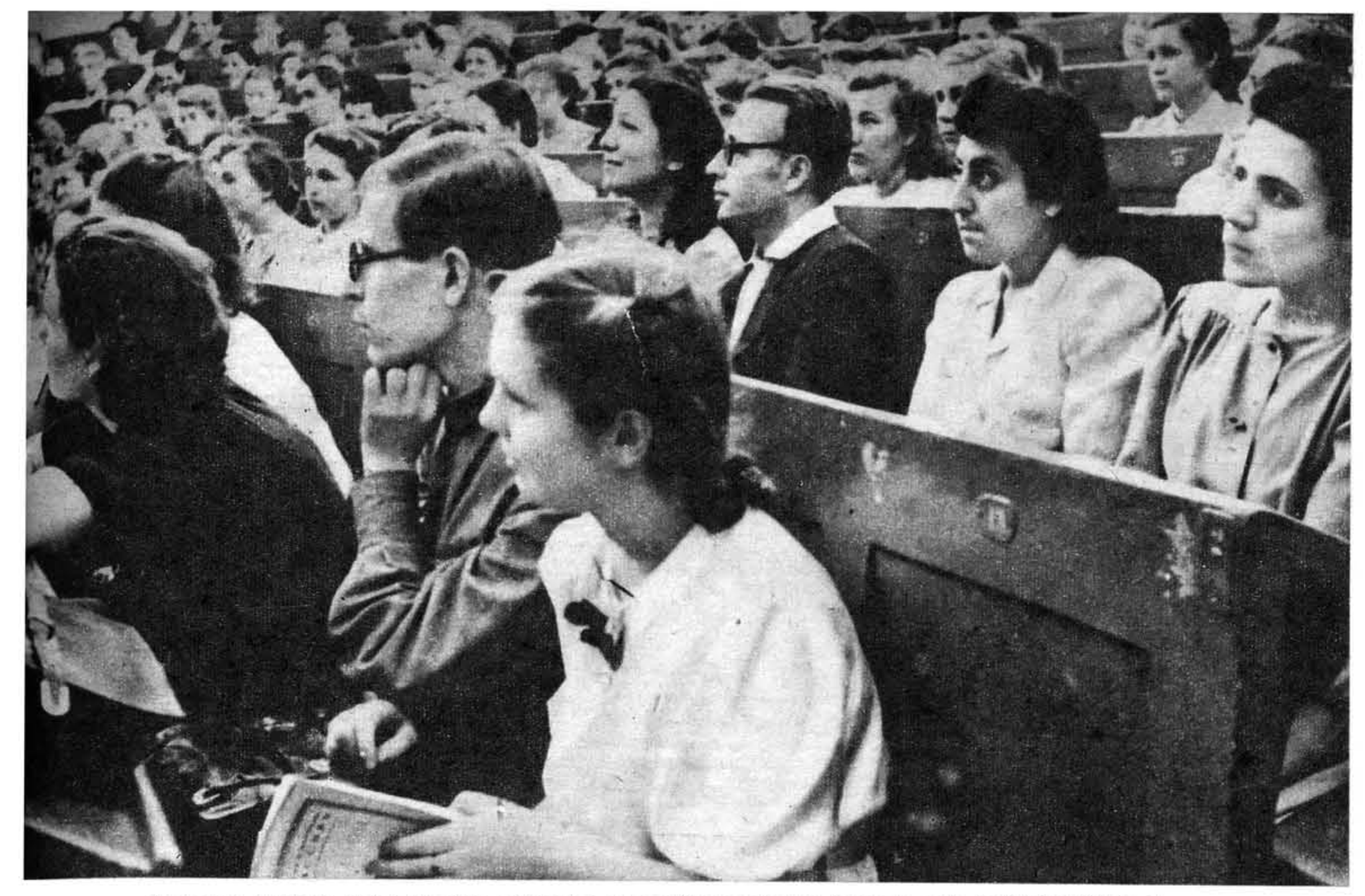
L'opinion italienne modérée limite ses revendications à la région occidentale de la province.

Quant à Fiume et la côte de Dalmatie, l'opinion italienne semble disposée à les abandonner à la Yougoslavie.

Des facteurs économiques interviennent dans la discussion. Les Yougoslaves ont besoin d'un port bien aménagé comme Trieste, dont le mouvement est surtout alimenté par l'Europe Centrale, et non par l'Italie elle-même. Les Italiens répliquent que la Yougoslavie a déjà Split et aura, en outre, Fiume et Zara.

Bref, les arguments ne manquent pas aux deux parties. Mais cette région n'offre pas plus d'importance que les dizaines d'autres où la population des pays limitrophes est mêlée et donne lieu à de vieilles contestations territoriales. Il est essentiel que la décision qui départagera les Italiens et les Yougoslaves soit prise dans une atmosphère d'ordre et de justice par la Conférence de la Paix.

J. A.



De jeunes étudiants des deux sexes assistent à une conférence donnée dans une salle de l'Université de Moscou.

AU CŒUR DE L'U.R.S.S.

Le colonel Walter Elliot, chef de la délégation parlementaire britannique en U.R.S.S., nous conduit à travers l'immmense territoire soviétique qui a découvert la révolution sociale, technique et artistique. La récupération du pays après l'invasion allemande a été rapide.

Les territoires de l'Union Soviétique constituent une masse solide, longue de 8.000 kilomètres et profonde de 3.000 kilomètres, qui avance vers le cœur de l'immense masse terrestre du Vieux Monde.

Sur cette terre de fer a été forgé un peuple de fer, qui parle d'une même voix et qui vit sur un territoire ayant la superficie de la lune. Il constitue un phénomène formidable — d'autant plus qu'il se compose de 200 millions d'individus.

La Russie est une plaine immense, coupée au nord et au sud par deux des plus grandes barrières du monde. Au sud se trouve la gigantesque masse montagneuse que l'on a appelée le « Toit du Monde », et dont le plus haut sommet nous est connu sous le nom de Himalaya. Au nord se trouve l'océan Arctique, la mer solide sur laquelle on peut marcher jusqu'au Pôle Nord.

Quiconque entre en Russie doit pénétrer par la porte principale et se frayer une voie jusqu'à l'arrière du pays. Il n'y a pas moyen de la contourner. La porte n'est ouverte qu'à l'ouest. Là les plaines du nord rencontrent l'Europe sur un seuil dont les limites sont terriblement difficiles à définir — comme le monde le sait depuis les tragiques discussions au sujet de la ligne Curzon.

En dehors de cette porte occidentale, tout le pays est cerné par des montagnes et des déserts. A l'intérieur il mûrit ses propres pensées et poursuit ses propres rêves. Là s'étend une série de plaines aussi vastes que les océans, dans lesquelles les voyages se font en ligne droite. Sur une carte, entre Moscou et Saint-Pétersbourg, un tsar posa un jour une règle, traça un trait et dit : « Le chemin de fer suivra cette voie ».

Cette histoire m'était toujours apparue comme un exemple de pouvoir arbitraire. Après avoir voyagé sur cette route, elle m'est apparue comme une illustration du simple bon sens. Il n'est pas nécessaire d'étudier le relief de ce pays ; on y navigue.

Les circonstances de notre temps ont donné aux Soviets et au monde occidental une conscience aiguë du fait que même leur puissance unie n'est pas trop grande pour maîtriser les dangers qui peuvent surgir d'un jour à l'autre à une époque où les nations se laissent enivrer par des slogans et se lancent, blindées et harnachées, à la conquête du monde.

Il y a en U.R.S.S. une vigueur et une détermination illimitées qui se manifestent non seulement dans la poursuite de la guerre, mais aussi dans le développement du pays pour la paix à venir. La récupération après l'invasion allemande a été rapide, bien que les blessures aient été très graves.

Il existe un intense désir d'éducation : éducation technique, professionnelle, artistique et littéraire ; et même un grand désir d'étude de la science pure pour elle-même. En pleine guerre, l'Université de Bakou, dans la république d'Azerbaïdjan, a introduit l'étude du grec.

Et en Russie soviétique, il y a une grande fierté des exploits accomplis, avec un désir correspondant de montrer ces exploits aux autres. Il y a un désir de savoir comment vivent les autres peuples, de bénéficier d'une véritable bonne volonté de leur part, d'obtenir leur coopération. Par-dessus tout, il y a un désir d'acquérir leur compréhension et leur respect. A Léningrad, le Président du Soviet de la ville a déclaré :

« Nous ne sommes pas des barbares. On « nous a calomniés. Parlez-leur de notre « culture, et pas seulement du siège, « quand vous leur parlerez de Léningrad. »

Dans l'Uzbékistan, tout au fond de l'Asie Centrale, le Président nous a dit aussi :

« Nous voulons vous envoyer nos chanteurs, notre musique, notre opéra. Nous « voulons que nos artistes révèlent à votre « peuple notre pays. Eux aussi ont quel- « que chose de nouveau à dire. »

Ils considèrent comme acquis que le monde connaît la façon dont ils ont formé et armé l'Armée Rouge. Ils veulent démontrer qu'ils appartiennent aussi aux nations de la vieille culture mondiale, qui vivent dans le monde comme des voisins et des rivaux amicaux, cherchant à se surpasser l'un l'autre dans les tâches de la Paix.

●

Mais tout l'art du monde ne sauvera pas un peuple, à moins que ce ne soit aussi un peuple de guerriers. Léningrad est fière de ses larges avenues, de ses belles maisons de pierre, de ses traditions — qu'elles datent de la Révolution d'Octobre ou de Pierre le Grand. Elle est fière de ses galeries d'art, de son théâtre, de ses ballets, de ses auteurs, de ses écoles.

Toutes ces choses auraient été réduites à l'état de tristes souvenirs, sans la froide résolution avec laquelle les habitants de Léningrad se mirent à lutter et à mourir de faim quand la guerre vint à eux.

Les habitants de Léningrad pensent que Moscou est un bel endroit — oh ! oui, un endroit merveilleux. Mais Léningrad... — ah ! Léningrad était sur le front.

C'est que, voyez-vous, Léningrad a triomphé. Kiev a été saccagée. Odessa a été saccagée. Kharkov, Rostov ont été saccagées. Une centaine de villes ont été saccagées. On est en train de les reconstruire ; elles seront restaurées. Mais les Allemands n'ont jamais marché à travers les vastes rues de Léningrad pour y gouverner et y détruire. La destruction calmement calculée de l'envahisseur, le pétrole répandu, la bombe soigneusement placée... Léningrad n'a pas connu tout cela. « Londres non plus, précisons-nous, Londres non plus. » « Ah ! oui, Londres, dirent-ils. Parlez-nous des bombes-volantes. Parlez-nous de cela. »

Car il y a quelque chose qui littéralement brise le cœur à voir l'homme détruire de sang-froid les œuvres de l'homme. Pire encore quand c'est l'homme lui-même qui est détruit.

Dans une mine du bassin du Don, 70.000 cadavres russes ont été empilés par les Allemands. « Comment les avez-vous comptés ? » avons-nous demandé. « Nous avons retiré tant de mètres de morts. Nous avons fait une moyenne pour le reste. »

La leçon de tout ce qui s'est passé à Léningrad est brève. C'est une leçon de coopération avec le monde extérieur. Les souffrances et les massacres effrayants ont laissé une empreinte profonde. Dans toute l'Union Soviétique, les usines brisées et, ce qui est pire, les vies brisées rappelleront indéfiniment que les œuvres de paix ne peuvent pas être préservées sans l'acceptation du risque de la guerre. Ce risque, les Russes le sentent bien, est trop lourd pour être porté sans aide, même sur les larges épaules de la Russie.

Quand la guerre est venue ruiner les résultats durement acquis des deux Plans Quinquennaux, chacun a compris que le prix de la coopération, aussi cher soit-il, devra être payé.

●

L'Union des Républiques Socialistes Soviétiques, qui couvre un sixième de la surface du globe, a découvert la Révolution Industrielle.

Les gens accueillent la construction d'une nouvelle usine comme, au moyen âge, on accueillait la construction d'une nouvelle cathédrale. Les hommes sont disposés à être conduits, dirigés et disciplinés jusqu'à un point qui, à une époque ou sous des cieux plus faciles, aurait produit une révolte.

Les hommes supportent, comme nous l'avons vu à Stalingrad, de vivre dans des trous et de transporter leur eau sur leurs épaules, et d'ériger cependant une rangée de cheminées d'usines avec la date « 1944 » fièrement inscrite sur leur bâtiment de briques nouveau et immaculé. Un quart de million de personnes vivent aujourd'hui à Stalingrad. La superficie moyenne du logement est de deux mètres carrés par habitant. On n'a reconstruit que 56.000 mètres carrés de maisons d'habitation. En revanche, 176.000 mètres carrés d'usines sont déjà bâtis.

Une véritable passion de reconstruction industrielle s'est emparée des habitants de l'Union Soviétique.

Ce n'est pas une passion qui les pousse à la conquête. Leur ambition ne vise pas les terres étrangères. Transformer la scène chez soi : voilà la véritable réalisation.

« En vingt ans, dis-je, vous aurez couvert l'Uzbékistan d'entreprises industrielles. » « C'est mon rêve », me répondit le président Usman Yusupoff. Cela relèvera naturellement le niveau d'existence du peuple. Mais c'est aussi une fin en soi. Quand ce vent souffle, il souffle avec force. On peut apercevoir l'orgueil de la tâche accomplie en divers points de cette vaste structure d'industrialisation nouvelle ; et cela explique bien des choses.

La chose la plus importante que nous ayons vue en Russie a été le spectacle de jeunes garçons et de jeunes filles se déversant en masse, après l'école, dans les universités et les instituts techniques.

De là sont sortis des étudiants pleins d'orthodoxie sociale et remplis d'un zèle immense pour le travail, qui est encouragé de toutes les façons possibles.

Dans toutes les républiques qui bordent les frontières méridionales, l'histoire est la même. Avant la révolution, la population

(Lire la suite à la page suivante)



Dans le musée de Kiev, les salles de l'art occidental ont été rouvertes à un public intéressé qui s'y presse en nombre.



On voit dans certaines rues de Moscou des femmes réglant la circulation et surveillant le trafic. Les femmes remplissent en U.R.S.S. les mêmes dures fonctions que les hommes.

lettrée était de l'ordre de 10% ou moins. Les illettrés étaient les 90%. Maintenant la proportion a été renversée.

Les nomades ont traversé les steppes pour entrer dans les bibliothèques d'études. Les paysans ou les hommes qui regardaient passer les caravanes ont commencé à contrôler les manettes qui transmettent à longues distances le courant électrique à 10.000 volts, ou à se demander s'ils détourneront le fleuve Oxus vers la mer Caspienne ou vers l'oasis de Ferghana.

Pendant des années avant la révolution, des pétitions avaient demandé la fondation d'une université, l'Université de Transcaucasie. Il n'y eut rien de fait. Aujourd'hui il y en a trois. L'Azerbaïdjan a une Université. La Géorgie a une Université. L'Arménie a une Université. Les Uzbeks ont une Université à Tachkent, une autre à Samarkand.

Le Sud, dira-t-on, est une ancienne civilisation, ou une série d'anciennes civilisations, qui sort d'une transe cataleptique et revient à la vie comme un dormeur qui s'est réveillé. Mais la même ardeur est visible dans beaucoup de régions, aux conditions très différentes, que nous avons visitées.

On considère comme toutes naturelles les grandes Universités de Moscou et de Léningrad avec leurs bibliothèques métropolitaines. C'est le travail universitaire dans les provinces et dans les républiques éloignées qui m'a surtout impressionné. Lorsqu'on entre dans les laboratoires, ou lorsqu'on passe par les corridors bourdonnant d'étudiants préoccupés, absorbés dans leurs mille et une recherches et expériences, on sent la poussée de la nouvelle génération.

La base de tout ceci est très simple. C'est le taux des naissances, l'accroissement constant d'une population déjà forte de 200 millions d'âmes. Il n'y a pas de génération perdue dans l'Union Soviétique.

A 40 ans, les hauts fonctionnaires, les directeurs considèrent avoir atteint un âge avancé. On ne voit pas de vieillards en Russie soviétique. Les jeunes gens sont en selle — et derrière eux se presse la grande et solide armée de ceux qui sont plus jeunes encore, chaque année mieux entraînée, chaque année plus nombreuse.

(Exclusivité « Images »)



Cet escalier de l'Université de Moscou, sérieusement endommagé par les bombes allemandes, a été récemment réparé. Partout ailleurs, on procède à la réfection des lieux publics.

SI VOUS ETIEZ EN RUSSIE...

Connaissez-vous le code soviétique ? Il est fait pour être compris de tout le monde sans besoin d'exégèse ni d'interprétation. En voici quelques articles intéressants.

Longtemps l'Union Soviétique fut pour l'opinion étrangère un pays aux frontières duquel toute curiosité s'arrêtait. Quelques voyageurs, quelques « adeptes » de la Russie nouvelle jetaient parfois au grand public du monde entier des bribes d'information : témoignages visuels incomplets, anecdotes recueillies au hasard d'une conversation, renseignements officiels où manquait la relation vivante.

La guerre, les intérêts, en exaltant des sentiments communs, ont eu raison de la chaîne des préjugés qui emprisonnait l'U.R.S.S. et l'isolait.

Aujourd'hui les frontières intellectuelles sont ouvertes, les barrières anciennes sont par terre. D'autres aspects que la vie économique de la République des Soviets sollicitent l'intérêt — et en premier lieu la vie familiale et sociale de là-bas commandée par des lois édifiées dans un esprit nouveau.

Imaginez un instant que vous soyez un citoyen soviétique. Quels seraient vos droits individuels, vos droits de particulier, de mari ou d'épouse, de père ou de mère de famille ?

Et tout d'abord il vous serait facile, rien qu'en achetant un recueil des codes soviétiques pour un prix très modique, de répondre vous-même à ces questions.

Car le droit de l'Etat soviétique est fait pour être compris de tout le monde sans besoin d'exégèse ni d'interprétation. La langue employée à en rédiger les termes est la langue usuelle ; la terminologie technique en a été bannie. Et c'est ainsi que là-bas le fameux principe : « Nul n'est censé ignorer la loi », trouve toute sa vérité.

Les juristes européens, en prenant connaissance du nouveau code, ne comprirent pas tout de suite la volonté de simplification qui présida à sa rédaction. Certains crièrent au scandale.

Autre sujet de scandale : le Code civil laisse au juge entière liberté, dans certains cas, de décider dans un sens ou un autre. Et les textes ? s'écriait-on. Voici donc le magistrat devenu législateur !

Enfin, les autorités administratives avaient dans bien des circonstances le droit de juger à la place du tribunal. Comment distinguer dès lors les pouvoirs du magistrat de ceux d'un commissaire de police, par exemple ?

A vrai dire, cette confusion avait été voulue, l'Etat soviétique envisageant toujours le côté pratique des choses et faisant fi de la théorie pure.

Voici maintenant quelques exemples bien concrets.

LE MARIAGE

L'U.R.S.S. a refondu toutes les notions reçues jusque-là sur le mariage. Le mariage est l'union des corps et des âmes, et non plus des fortunes. Dans le cadre de cette union on a relâché, dans la mesure du possible, les liens conjugaux.

Le Code familial refuse au mari le droit d'imposer son nom à sa femme : elle peut donc garder son nom de jeune fille. Il lui refuse aussi de lui imposer son domicile ou sa nationalité.

L'égalité des conjoints s'étend jusqu'à leur pouvoir sur leurs enfants. Le Code russe parle des « droits de père et mère », et non point des droits du chef de famille. S'il y a désaccord entre les parents, le tribunal les départage.

Ainsi, donc, le féminisme voit son triomphe entièrement consacré en U.R.S.S.

•

Les lois civiles qui ont établi le divorce en Europe ne reconnaissent pas généralement aux époux le droit de divorcer par consentement mutuel. Or, il en est tout autrement en U.R.S.S. où les conjoints peuvent mettre fin à l'état de mariage par leur volonté réciproque.

La loi n'indiquait pas, jusqu'à tout dernièrement, les causes pouvant justifier le divorce. Nous disons « jusqu'à tout dernièrement », car il semble que le Code de la famille vienne d'être modifié sur ce point — conformément au courant général qui ramène en ce moment la Russie à un ordre social moins audacieux.

FILIATION ET HÉRITAGE

Suivant la loi soviétique, la filiation de fait est reconnue comme la base de la famille. Aucune distinction n'est donc faite entre les enfants naturels et ceux qui sont nés de parents régulièrement mariés. Les uns et les autres jouissent à l'égard de leurs parents des mêmes droits, et notamment du droit de succession. Qu'on ne se hâte pas de s'étonner, car les lois soviétiques admettent la succession légale et testamentaire dans les limites où la valeur globale du bien ne dépasse pas 10.000 roubles d'or, déduction faite des dettes du défunt. Toute somme supérieure à ce chiffre est partagée entre les successeurs et le Commissaire du Peuple au Trésor.

La loi limite les héritiers aux enfants et petits-enfants ainsi qu'à l'époux survivant, aux personnes indigentes ou incapables de travailler et qui étaient à la charge du défunt. Tous reçoivent des parts égales.

Ces dispositions n'empêchent pas le Code de préciser ailleurs que les enfants n'ont aucun droit sur le patrimoine de leurs parents, ni les parents sur celui de leurs enfants, sauf en cas d'obligation alimentaire.

DROITS DES MAJEURS

En U.R.S.S. sont reputées non majeures les personnes de sexe masculin au-dessous de l'âge de 18 ans et les personnes de sexe féminin au-dessous de l'âge de 16 ans.

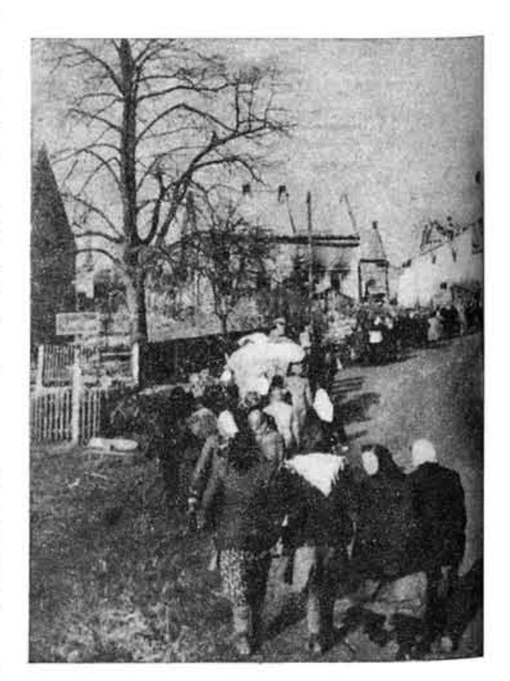
Or, quels sont les droits civils dont jouissent les citoyens et citoyennes soviétiques lorsqu'ils atteignent leur majorité ?

Le Code civil proclame leur liberté d'agir, mais dans un cadre déterminé par la loi. Le premier article de ce Code dispose, en effet, que les droits civils sont protégés par la loi sauf le cas où ils sont exercés dans un sens contraire, *à leur destination économique et sociale.*

On comprendra facilement cette restriction conforme aux principes économiques du régime lorsqu'on saura, par exemple, qu'un citoyen soviétique ne peut faire une donation supérieure à 10.000 roubles d'or et que s'il lui est permis de vendre sa maison ou tout autre bâtiment, il faut que l'immeuble ne soit pas municipalisé et que le résultat de cette vente ne mette pas dans les mains de l'acheteur ou de son conjoint ou de ses enfants mineurs deux ou plusieurs possessions.

Tels sont quelques aspects du droit soviétique qui ont si longtemps paru étrangers à ceux qui, de loin, considéraient que l'U.R.S.S. était un pays où toutes les notions étaient renversées.

CH. A.

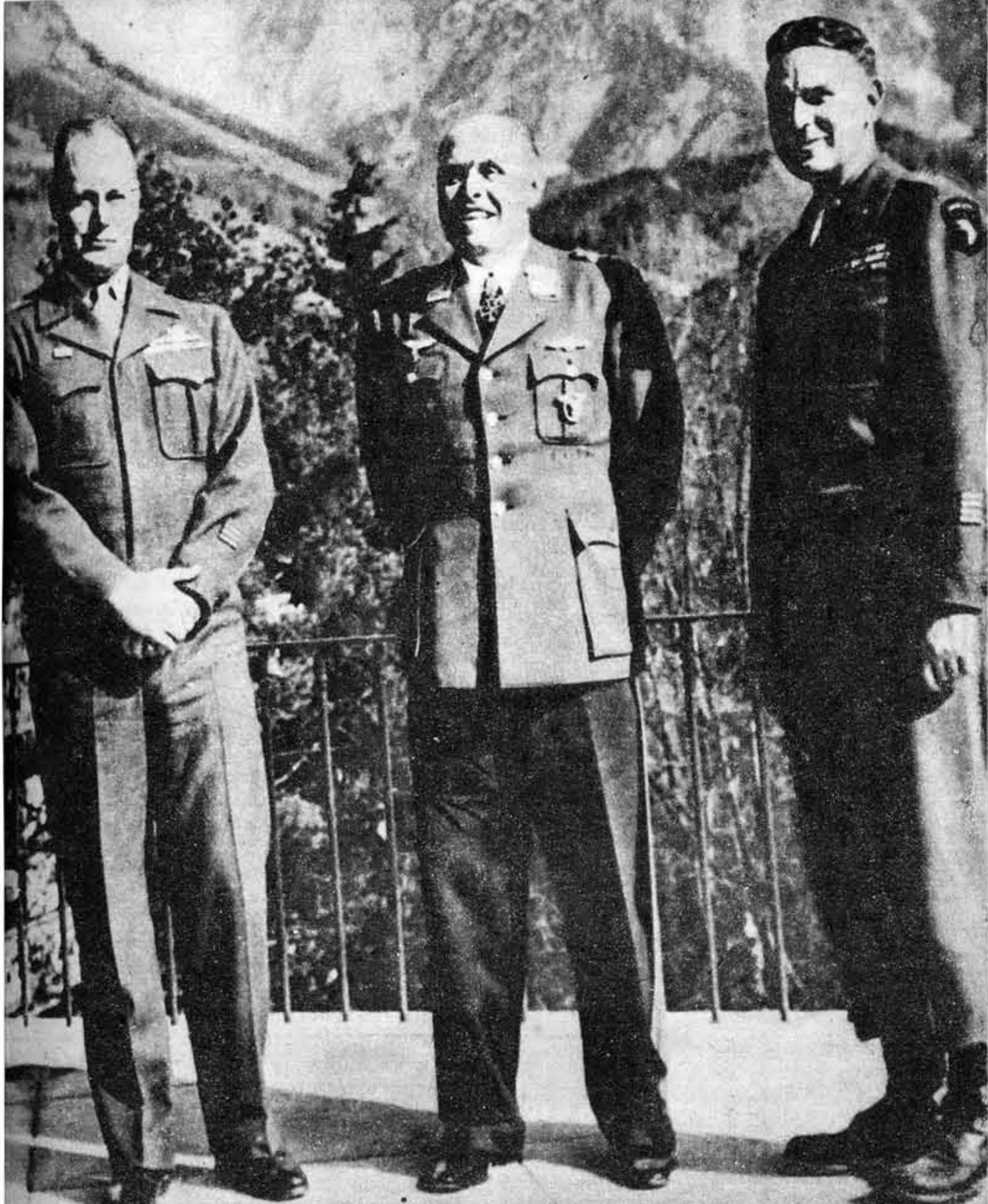


Ces jeunes femmes russes et ukrainiennes, délivrées du joug cruel allemand, ont regagné leurs foyers avec allégresse.

CAPTURÉS...

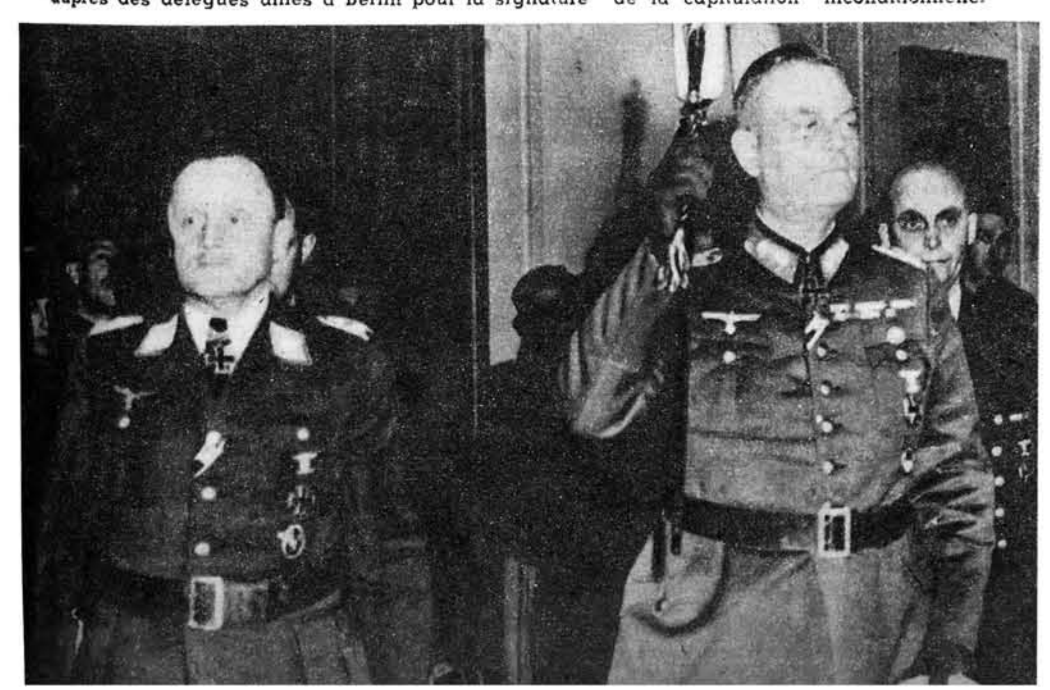
Depuis la défaite militaire de l'Allemagne scellée par la capitulation inconditionnelle signée le 9 mai à Berlin par les représentants allemands en présence de l'air-marshal Sir Arthur Tedder, délégué par le commandant suprême des forces alliées Dwight Eisenhower, et du maréchal G.K. Zhukov, délégué du commandant des forces de l'Armée Rouge, nombreux sont les chefs nazis qui ont été faits prisonniers. Par ailleurs, l'occupation totale du territoire allemand a permis la libération de personnalités politiques alliées. Voici quelques photos de ces captures et de ces libérations importantes. Ci-contre Dans le Grand Hôtel de Kitzbuehl, en Autriche, le maréchal Gœring, n° 2 du parti nazi après Hitler, en conversation avec le brigadier général Robert Stack et le major général John Dahlquist de la 36e division américaine qui l'a arrêté.



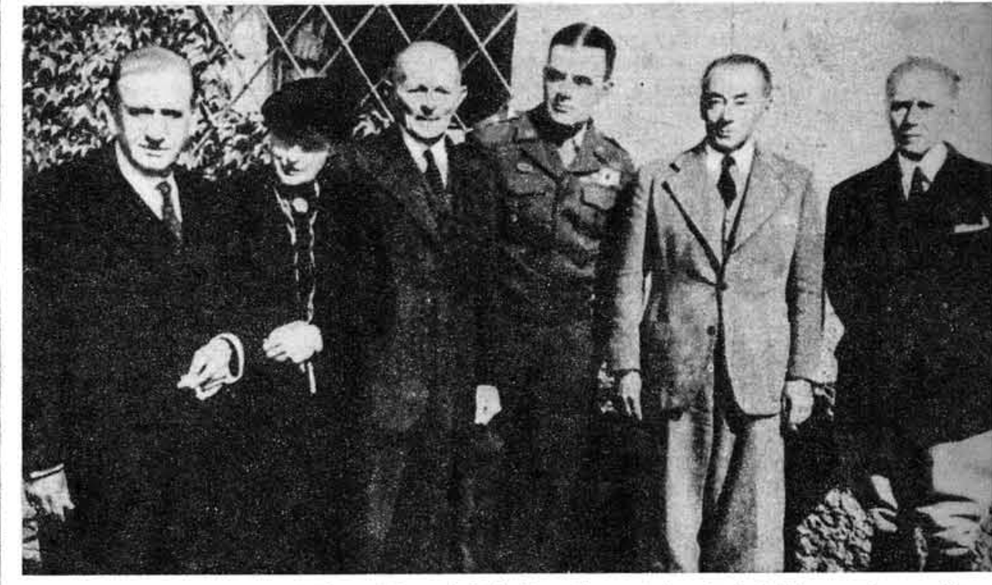


Le maréchal Albert Kesselring (au centre) entouré de deux officiers supérieurs américains sur une terrasse de Berchtesgaden. Après avoir défendu le front italien, Kesselring avait remplacé le maréchal von Rundstedt, en mars dernier, sur le front occidental déjà enfoncé.

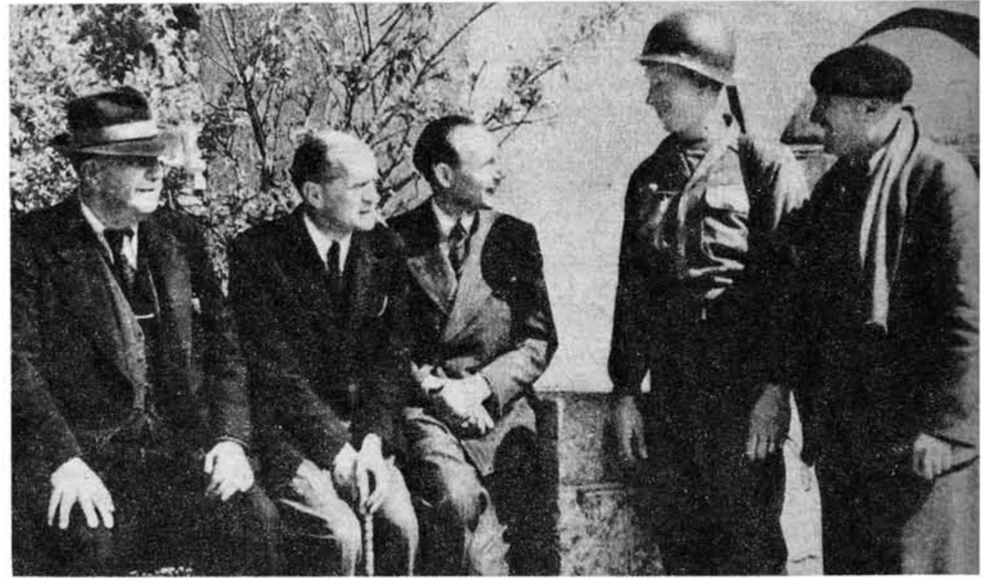
Le maréchal Wilhelm Keitel, chef de l'état-major allemand (à droite), ayant à ses côtés l'amiral Hans Freideburg, commandant en chef de la flotte allemande, se sont rendus le 9 mai auprès des délégués alliés à Berlin pour la signature de la capitulation inconditionnelle.



...ET LIBÉRÉS



De gauche à droite : le président Edouard Daladier, Mme et le général Weygand, un officier américain, le président Paul Reynaud, le général Gamelin, libérés d'un camp du Tyrol.



En compagnie de ce soldat américain, voici MM. Léon Jouhaux, secrétaire de la C.G.T., le colonel de la Rocque chef fasciste des Croix de Feu, Jean Borotra, tennisman et ministre vichyste, et Marcel Granger, qui avaient été détenus comme otages par les Allemands.

Le général Bor-Komorowski (à gauche), leader polonais qui avait soulevé le mouvement de la résistance dans Varsovie avant l'occupation de la ville par l'Armée Rouge, a été libéré.



LA DIFFICILE GESTATION DE LA PAIX

La paix que les Nations Unies ont charge d'organiser devra être juste et humaine. Il est indispensable d'éviter les imbroglios politiques où se réfugieraient les germes nocifs d'une guerre future.

La guerre que l'Allemagne et Hitler avaient voulue est finie. L'ancien dictateur, dans son orgueil insensé et dans la perversité de son âme, l'a voulue cruelle. Elle le fut à tous les égards. Il a voulu tout déshonorer et il a déshonoré jusqu'à la guerre... Les hostilités sont donc terminées sur le front de l'Europe, mais nous n'avons pas fini d'oublier... Une nouvelle lutte s'offre à nous, plus nécessaire encore et plus sainte. L'homme oublie trop vite et il nous faut lutter contre l'oubli. Il faut que nos enfants et, après eux, nos petits-enfants aient toujours devant les yeux l'affreuse période de l'histoire qui va de 1939 à 1945. Car l'œuvre à accomplir pour laver l'humanité de la honte et de la douleur inutile, c'est plus de cinquante années d'efforts qu'elle demandera.

De 1939 à 1945 ? Sans doute. Mais pour mieux se guérir et raidir son âme pour les grandes gestations futures, il faut remonter plus loin, jusqu'à la paix de 1918 qui, aux dires de Gustav Stressmann lui-même, a donné aux vainqueurs tous les droits contre l'Allemagne, sans que ceux-ci aient jamais osé s'en servir.

Ce fut un étrange traité à qui on n'essaya même pas d'insuffler la vie ! Elaboré par des professeurs de philosophie alors que des professeurs d'histoire et de géographie eussent été plus qualifiés, il fut un non-sens, car il portait dans son principe et dans ses fins sa condamnation. L'ennemi, l'Allemand, était sauf. On l'avait laissé rentrer chez lui, les armes à la main, avec tous les honneurs de la guerre : et il ne voulut pas croire à sa défaite militaire. Et alors que l'empire allemand continuait d'exister, momentanément amputé d'une minime partie de son territoire, on supprimait l'Autriche de la carte de l'Europe Double imprudence et double faute ! Ceux qui avaient gagné la guerre se refusaient à en comprendre la leçon. Pour eux, le danger était l'Autriche, non l'Allemagne, laquelle avait réalisé son unité au détriment de l'équilibre de l'Europe et de sa sécurité. Versailles aurait dû — c'était le bon sens — detruire cette unité qui y avait vu le jour cinquante ans auparavant, détacher du bloc central petits royaumes, principautés, duchés, et leur assurer, en face de la Prusse, une vie indépendante et pacifique.

Le maintien de l'Autriche s'imposait, mais on la fractionna en un puzzle absurde sous le prétexte que des races et des nations diverses pourraient, séparées, établir dans l'Europe Centrale un équilibre logique, en harmonie avec le principe des nationalités. Les Masaryk et les Bénès ne furent pas le moins imprévoyants inspirateurs de cette destruction. Que resta-t-il du beau travail diplomatique ? Que resta-t-il du château de cartes édifié à Saint-Germain ? A l'arbitraire historique, on substitua un arbitraire géographique plus dangereux encore. Du reste, l'Empire austro-hongrois avait fait ses preuves. La paix de 1918 aurait pu humaniser le gouvernement de Vienne et instaurer, sous un régime assoupli, une sorte de confédération d'Etats autonomes. En livrant l'Europe Centrale à elle-même, en créant des Etats non viables, on les condamnait à disparaître à la première tourmente et on servait les desseins futurs, qu'il était impossible de ne pas prévoir, d'une Allemagne devenant de plus en plus forte, malgré les Alliés et contre eux, au fur et à mesure qu'elle effaçait les derniers textes des traités.

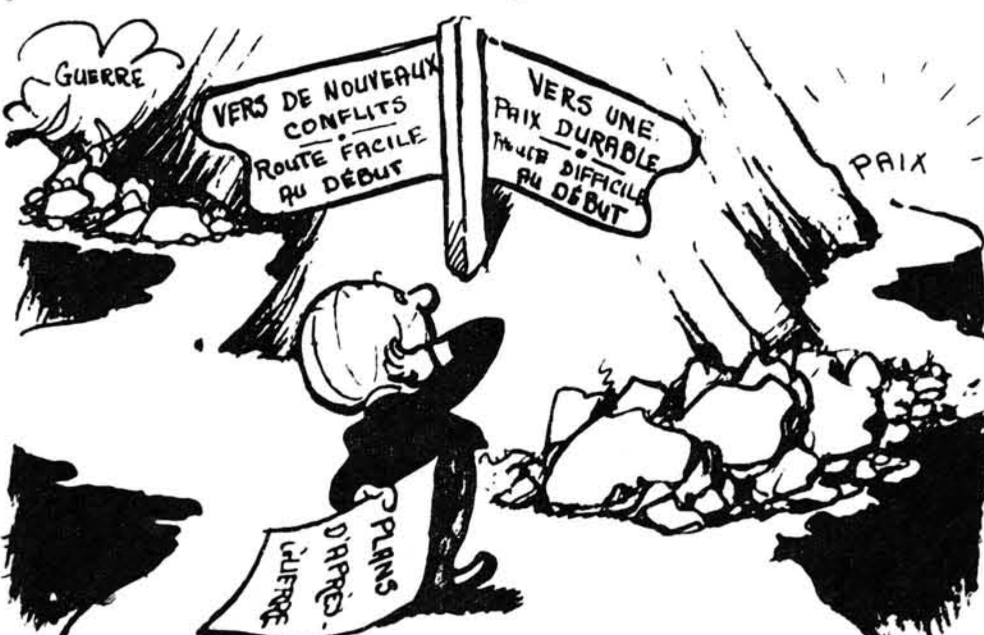
La guerre de 1914, qui fut pour l'humanité une terrible catastrophe, n'était pas et ne pouvait donc pas être la dernière des guerres ni la moins cruelle. Il y a vingt-cinq ans on se battait pour des territoires — et pour des principes. Et lorsque dix millions d'hommes furent morts et que sur les dix-neuf millions de blessés dix millions furent mutilés pour le restant de leur vie, on pensa à la paix. Paix empoisonnée par les appétits des uns, l'égoïsme des autres, la lâcheté de ceux-ci, l'insolence de ceux-là et la sottise de beaucoup. Ainsi, pendant dix-huit ans, peuples et nations furent malades de cette paix.

●

Aujourd'hui, nous voyons luire la première vraie espérance d'un monde meilleur. L'Allemagne s'est rendue et l'Europe est délivrée du cauchemar de son joug. Nous sommes à la veille de la paix, d'une paix qu'on ne discutera pas avec l'ennemi, qu'on lui imposera, et qui sera dure, et qui devra l'être, si on veut en finir de cette nation hitlérienne ennemie du genre humain. Il ne s'agit donc plus de fermer les yeux pour ne pas voir, comme on le fit après l'autre guerre, ni de fermer les oreilles pour ne pas entendre. L'ordre exact des valeurs doit être trouvé, et désormais, si on veut être logique, c'est aux problèmes vitaux qu'il faudra accorder la première importance. Ne nous forgeons pas des illusions supplémentaires et essayons, enfin, de ne plus vivre dans un temps d'absurdités tragiques.

Plus tangible et sacrée que la réalité des frontières, il y a les limites minées de l'âme qu'il faut défendre, et la condition même de l'homme, et son pauvre bonheur relatif. C'est pourquoi la guerre qui vient de se terminer en Europe au milieu d'une apothéose qui ne parvient pas, helas ! à couvrir de son éclat ni les ruines, ni les souffrances, ni les morts, fut, dans ses raisons profondes, légitimement passionnelle. Jamais paix ne devra donc être plus complètement humaine.

Le narcissisme collectif par quoi s'expliquent la solitude et l'angoisse de l'Allemagne, cette infériorité dont elle voulait faire une supériorité, est un exemple sur lequel il convient de réfléchir pour que les erreurs ne se renouvellent pas et que l'idée de fausse grandeur ne s'empare d'aucune autre Puissance. Il est certain qu'une tendance se fera jour et il arrivera que de grandes Puissances, même bien intentionnées, confondront leurs responsabilités avec leurs droits. D'ores et déjà, il est nécessaire de s'élever contre un danger où se réfugieraient les germes nocifs de futures guerres.



Les politiciens ont l'habitude de qualifier dédaigneusement d'« idéologie » toute construction de la pensée qui, au delà du présent, envisage dans sa continuité l'avenir de l'humanité. Les « valeurs », à leurs yeux, sont établies selon un ordre arbitraire... Or, la valeur essentielle n'est-elle pas l'homme lui-même, si grand (ou qui devrait l'être) entre les limites de sa puissance et de son impuissance conjuguées ? L'homme, centre du monde, tout ensemble esclave et maître de la nature, l'homme que les éléments doivent servir, qui est une intelligence active penchée sur une matière que seule sa volonté rend plastique, l'homme est la mesure de l'univers.

Nous regretterons toujours la mort de Roosevelt dont la pensée se portait, avant tout, sur la condition de l'homme, qui en faisait le pivot de sa politique internationale et qui avait compris de quel poids bienfaisant elle pèserait sur l'efficacité d'une paix conclue et fixée sur cette base. Par l'étude du « soi » social, nous arriverons seulement à la réhabilitation de l'homme, à l'affirmation de l'importance de sa condition. Le nier, ou seulement le négliger, c'est contrecarrer l'effort libre et individuel, supprimer un ordre de choses qui a précisément l'homme pour but, créer peut-être, après l'abus, un ordre nouveau, mais ce n'est pas substituer à une civilisation une autre civilisation, car la civilisation est « une » dans son essence, et suppose en premier lieu la liberté et l'initiative. Quand l'homme est conscient de sa valeur sociale, il tire de son entité humaine une certaine fierté qui le pousse à fuir aussitôt la solitude. Aucune valeur, en effet, n'existe si elle n'est pas en rapport avec une autre valeur : c'est le secret de la vie en commun, le secret de la civilisation.

●

A San-Francisco, vers qui les yeux et les espérances des peuples se tournent aujourd'hui, nous voyons que les difficultés s'accumulent et qu'on a bien de la peine à trouver un terrain d'entente. Ce n'est pas cela qui nous inquiète. Nous craindrions davantage un accord rapide et spontané et nous préférons que l'accord naisse du désaccord : il sera plus réfléchi et aura des chances de durer davantage. Ce qui nous inquiète, c'est que l'accord se fait déjà sur les points négatifs tandis que le désaccord porte sur les problèmes positifs. Sans doute ce n'est pas la paix avec l'Allemagne qu'il s'agit de conclure à San-Francisco, cela c'est l'affaire des grandes Puissances combattantes qui auront à imposer, sans discussion, leurs conditions. La paix avec l'Allemagne sera chose relativement facile, mais c'est de la paix universelle, de l'accord entre toutes les Puissances et du statut politique du monde futur que les délégués sont chargés de discuter, et c'est la plus difficile des missions. Après avoir énuméré les principes acceptés unanimement par tous, chaque point d'application soulève des objections, des heurts, des blessures d'amour-propre. Qu'est-ce à dire ? Est-ce que certaines Puissances conservent encore des préjugés ? Est-ce que certaines autres ont encore des ambitions ? Est-ce que la méfiance, avouée ou non, va vicier le travail pénible d'une organisation qui demande autant de dévouement que de désintéressement — dans l'intérêt général ?

Il est évident que ce que nous pouvons penser et dire, ce que les peuples peuvent désirer profondément, et tous les raisonnements des philosophes et des sociologues ne pèseront pas lourd devant la volonté des hommes politiques qui, à cette heure, tiennent en main, avec la force armée, le moyen d'imposer leurs vues. Mais les hommes politiques peuvent se tromper, et nous croyons que c'est de bonne foi. Cependant ne doivent-ils pas, tenant compte des réalités actuelles et du côté pratique de leurs responsabilités, voir au delà de l'heure, au delà surtout de l'intérêt particulier de leurs patries respectives ? Elle ne durera pas longtemps la paix, si notre paresse d'esprit et notre pauvreté d'imagination nous empêchent de découvrir le monde nouveau et de l'accepter d'un esprit sincère et joyeux.

Entre les nations de l'univers, les grandes comme les petites, toujours des malentendus surgiront, mais désormais, abattues les puissances du mal, tous ces malentendus peuvent n'être que secondaires. Et s'ils n'ont qu'un caractère politique, ces mêmes malentendus seraient odieux d'être à l'origine de disputes plus graves et s'ils mettaient en péril la dignité de pays momentanément et accidentellement opposés.

Méfions-nous des gens tout d'une pièce, et des nations une fois pour toutes enfoncées dans le préjugé d'une grandeur qui ne veut pas d'égale. Ni avec ces hommes ni avec ces nations, il n'y a moyen de vivre. Il nous faut, avec une vie accrue par ce que nous avons appris soudain, une souplesse plus grande dans les rapports individuels et collectifs, ce qui n'exclut ni la droiture, ni la probité, ni la fermeté. Cette souplesse est une preuve de tolérance et la preuve surtout qu'il ne saurait — sauf dans les responsabilités — exister une hiérarchie des Puissances.

A cet égard, San-Francisco, première etape de la paix, a de quoi nous décevoir. On y sent comme une difficulté à trouver un terrain d'entente pour l'esprit, on y sent une autre difficulté, et c'est comme l'impossibilité à passer des promesses faites dans les jours de malheurs aux actes réparateurs que réclame la victoire.

●

Nous voudrions nous tromper et croire que les difficultés actuelles ne laisseront pas de trace, mais la crainte dont nous sommes angoissés, c'est qu'on n'a pas fini de liquider les politiques passées, ou qu'on voudrait qu'elles revivent, affublées d'oripeaux nouveaux.

Nous voyons que les principes arrêtés par l'unanimité des Puissances ne sont pas comprises par toutes de la même façon Pour la Pologne, par exemple, on veut bien que le peuple choisisse ses chefs librement, à gauche, dans la voie résolument démocratique, mais les Grandes Puissances se divisent aussitôt, en deux groupes nettement opposés, dès qu'il s'agit de l'application. L'esprit d'hégémonie existe-t-il toujours et veut-on, bon gré mal gré, que les petites Puissances soient appelées, avec courtoisie sans doute, à graviter dans l'orbite des grandes ? D'où rivalité. D'où malentendus. D'où difficultés. Et ce n'est qu'un exemple. Verrons-nous, lorsqu'il s'agira de l'Orient, le même esprit conduire aux mêmes fins ?

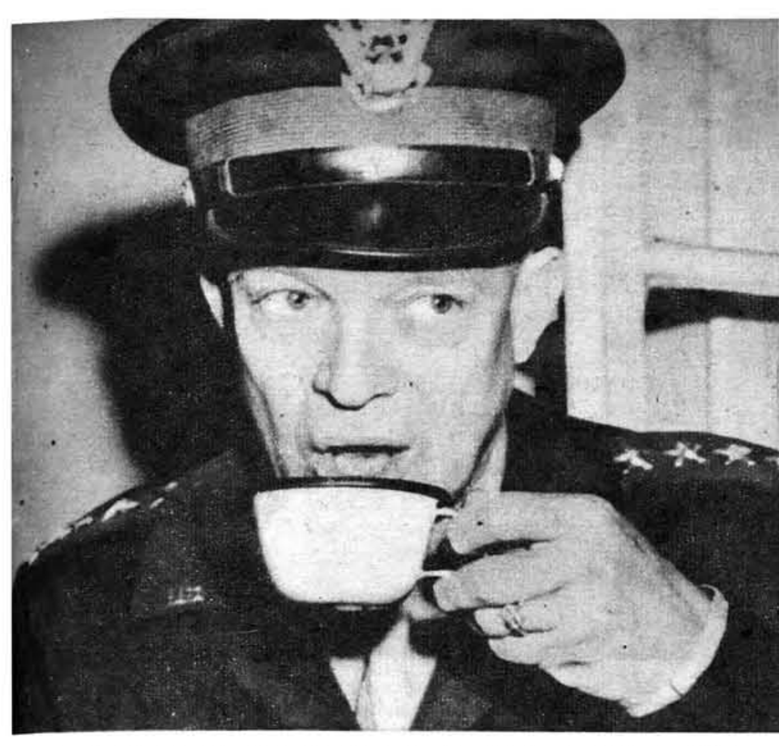
Une hégémonie — même si on l'appelle d'un nom moins inquiétant — suppose une domination déguisée. Hégémonie ou zone d'influence, c'est une même chose, un règlement arbitraire et unilatéral imposé aux rapports obligatoires entre une Puissance plus forte et une plus faible. Or nous pensons, et nous le pensons toujours, que le monde nouveau aura de nouvelles assises. Paul Valéry, dans cette prose dense qui donne tant de force à ce qu'il écrit, a fort bien défini le caractère des relations internationales dans le passé. Elles étaient, dit-il, en fonction « des actes de commerce, de guerre, de politique temporelle ou spirituelle, toutes relations auxquelles sont essentiels la notion de l'adversaire et le mépris de l'adversaire ». Il ajoutait, cependant, dans un élan de foi : « Tout mène les populations du globe à un état de dépendance réciproque si étroit et de communications si rapides qu'elles ne pourront plus, dans quelque temps, se méconnaître assez pour que leurs relations se restreignent à de simples manœuvres intéressées. Il y aura place pour autre chose que les actes d'exploitation, de pénétration, de coercition et de concurrence. »

Mais ces assises nouvelles, quelles mains politiciennes, assez pures, s'apprêtent à les jeter à la seule gloire de la civilisation ? Je sais bien que c'est le but qu'assigne l'esprit à l'humanité. L'esprit, hélas ! n'est pas tout, alors qu'il devrait être tout. Des considérations étrangères au véritable débat, qui est celui de la conscience universelle, risquent déjà d'apporter aux relations entre peuples et, par delà, aux relations entre hommes les germes de profondes discordes.

Ce n'est pas désespérer de l'humanité, ni de ses conducteurs, que de voir le péril qui la menace. Ce qui a contribué à créer la confusion et le trouble dans lequel les hommes et les nations ont vécu, c'est cette espèce d'hypocrisie verbale, cette éloquence de lieux communs, ces affirmations grandiloquentes dont on trompait les peuples au nom d'un progrès uniquement matériel.

Le chemin est ouvert pour un avenir meilleur, et c'est dès aujourd'hui qu'il faut s'y engager avant que les politiciens n'y placent leurs embûches habituelles et n'imposent aux populations un joug intérieur non moins intolérable et, en quelque sorte, plus immoral que celui de l'étranger.

GEORGES DUMANI



« Après sa simplicité, ce qui vous frappe le plus chez Eisenhower, c'est son assurance », déclare Emil Ludwig à propos du commandant suprême des forces expéditionnaires alliées et victorieuses en Europe.



Le lieutenant général Bedell Smith (au centre), chef d'état-major du général Eisenhower, signe les termes de l'armistice après la reddition inconditionnelle de l'Allemagne. A gauche, l'amiral Burroughs, commandant naval allié, qui apposa également sa signature au bas de l'accord. Emil Ludwig s'est entretenu avec Bedell Smith en Allemagne.

ENTRETIEN AVEC EISENHOWER

par EMIL LUDWIG

Le célèbre historien et biographe qui se trouve en ce moment en Europe a eu un entretien intéressant avec le général Eisenhower et son chef d'état-major, le général Bedell Smith.

Le quartier general allemand que je vis durant la première guerre mondiale ressemblait a une scène d'opéra : des centaines de gardes et de grosses voix. Le tout formait un tableau typiquement prussien. Un civil comme moi n'osait même pas respirer.

En revanche, lorsque je visitai le Q.G. du général Eisenhower, je ne trouvai qu'un soldat silencieux devant sa porte. Dans son antichambre, il y avait également une secrétaire prévenante. A travers la porte ouverte, dans la seconde chambre, je reconnus les traits familiers du général.

C'était le quartier général le plus simple que vous puissiez imaginer. Le bureau était ordonné. Sur les murs, il n'y avait que les photos de Roosevelt, de Churchill et des membres de la famille du général. Dans un coin, quatre ou cinq drapeaux étaient rangés.

Deux secondes suffisent pour que vous soyez à l'aise avec cet homme qui est la simplicité même. Avec son esprit ouvert, droit et clair, il me rappela Roosevelt, sauf que celui-ci riait davantage. En tant qu'historien, je vis en lui le leader de son temps et le comparai avec les grandes figures du passé.

Je me suis demandé des centaines de fois quels étaient les eléments de la grandeur. Ils varient suivant les caractères, mais j'ai toujours constaté qu'une chose appartient en commun à tous les grands hommes : la simplicité. Même si un tel homme joue un rôle dramatique en public et que sa conduite officielle ressemble à celle d'un acteur, en privé il reste simple. Si je n'avais pas vu les cinq étoiles sur les epaulettes du général Eisenhower (il ne portait aucune décoration), j'aurais pu croire que je conversais avec un vieil officier qui m'accordait simplement une partie de son temps.

Après sa simplicité, ce qui vous frappe le plus chez Eisenhower, c'est son assurance. Sa grosse tête et les traits bien marqués indiquent un homme équilibré. Il ne s'attend à aucune attaque de la part du visiteur entrant dans son bureau ; mais si ce visiteur en esquissait une, Eisenhower, en une seconde, contre-attaquerait. Je lui confierais mes enfants avec tranquillité, mais je n'aimerais pas l'avoir pour ennemi.

Apres avoir entendu tant de phrases aux Etats-Unis et à Londres sur la façon de traiter le « pauvre peuple allemand » avec pitié et générosité, je fus enchanté de constater que le général était en faveur d'une attitude énergique. Il parla des victimes vues dans un camp de concentration allemand et décrivit, avec une exactitude militaire, comment et où les cadavres étaient entassés. J'aurais voulu que les pacifistes d'Amérique entendissent sa voix métallique et vissent ses gestes brefs mais impressionnants lorsqu'il parla des Allemands !

Quand il me demanda pourquoi tant d'Allemands étaient prêts à fraterniser avec les armées occupant leur pays, je lui donnai mon explication personnelle. Il resta un moment silencieux et finit par dire : « Et pourtant, je ne puis les comprendre. Si un conquérant envahissait mon pays, je l'éviterais complètement et détesterais la fraternisation. Quel manque de fierté ! »

Il me donna en détail son opinion sur certains généraux allemands, en déclarant que von Rundstedt est le meilleur d'entre eux. Lorsque je demandai pourquoi les généraux prussiens n'avaient pas été à la hauteur de leur ancienne gloire en tant que stratèges, il répondit : « Probablement parce qu'ils n'étaient pas libres d'agir. Partout, il y avait un général nazi pour contrecarrer leurs plans. » De la sorte, il confirma la croyance que c'étaient les Nazis eux-mêmes qui avaient perdu la guerre.

A un moment donné, il se leva et tira le rideau de la fenêtre. Les rayons du soleil le gênaient. Quelqu'un d'autre, de son importance, aurait sonné un subalterne, mais il semble qu'il aime agir lui-même dans les choses simples de la vie. S'il ne se rappelle pas un nom, il crie à sa secrétaire à travers la porte ouverte : « Qui est l'auteur de ce livre ? » Lorsque je posai une question concernant ma mission, il téléphona lui-même à un certain département pour obtenir l'information désirée.

En réponse à une autre question, il alla au mur pour me montrer sur la carte la position qui m'intéressait. On eût dit d'un grand compositeur allant se mettre au piano pour expliquer à un *dilettante* pourquoi il employait certains accords.

Le mot allemand « Eisenhower » signifie « frappeur de fer ». Il affirma qu'il était d'origine germanique, mais que depuis plus d'un siècle sa famille était suisse.

« En Sicile, dit-il, un officier découvrit une vieille épée sur laquelle mon nom était gravé. Cela semble prouver que mes ancêtres fabriquaient des armes. L'on me donna cette épée trempée par un vieil Eisenhower. »

Je lui dis qu'il était le premier homme à montrer au monde que les Américains, toujours considérés comme techniciens, sportsmen et hommes de science, sont aussi des stratèges.

Sa simplicité est désarmante. Sur son bureau de bois blanc, je vis un symbole poétique — un petit cadre contenant un trèfle à quatre feuilles. Comme je l'interrogeai à son sujet, il me dit : « Ce trèfle fut trouvé par un général américain en Allemagne et il me le donna. »

●

Les relations entre un commandant et son chef d'état-major ressemblent généralement à celles existant entre un ténor et son manager — qui doit faire mousser l'art de son chanteur le plus possible. L'on trouve souvent des caractéristiques différentes chez les deux hommes. Ceci est vrai d'Eisenhower et de son chef d'état-major, le lieutenant général Bedell Smith. Les deux hommes sont fort dissemblables. Bedell Smith est le premier Américain rencontré par moi qui n'ait pas ri de toute une soirée.

Très cultivé, Bedell Smith est très versé dans l'histoire militaire, et me parla en détail d'une victoire locale allemande survenue en 1914. Apparemment, il étudia la premiere guerre mondiale pour se préparer à la seconde, mais il connaît également les détails de la guerre civile américaine ; il m'expliqua que de cette guerre une nouvelle stratégie était née.

Je lui demandai si l'on enseignait toujours aux hommes de sa génération la stratégie militaire classique allemande tirée de Clausewitz. Il me répondit : « Seulement les principes. Les caractères techniques sont démodés. »

D'après lui, les erreurs allemandes commises dans cette guerre sont les suivantes :

« Primo, c'est l'idée de leur supériorité qui amène les Allemands à toujours sous-estimer leurs ennemis. Plus tard, ils perdent brusquement confiance, comme cela arriva à Ludendorff qui, non seulement en 1918, mais aussi à un moment crucial en 1914, voulut reculer.

« Secundo, ils surestiment souvent leurs approvisionnements. Lorsque von Rundstedt lança en décembre dernier sa contre-attaque, il n'avait pas assez de fournitures et de réserves pour aller jusqu'à Anvers qui était manifestement son objectif. Dès le troisième jour, nous avions déjà capturé des tanks sans benzine. Cette contre-attaque nous aida beaucoup. C'était un geste de désespoir. »

Lorsque je demandai pourquoi les généraux prussiens avaient perdu de leurs vieilles qualités militaires démontrées par Moltke en 1866 et 1870, le général Smith fit cette réponse intéressante : « En ce temps-là, les Allemands avaient été plusieurs fois battus ; ils n'avaient pas encore acquis ce sentiment de supériorité et ne sous-estimaient pas leurs ennemis. »

J'avais demandé à un général français et à un général allemand si la mécanisation de la guerre avait relégué le moral du soldat au second plan. Tous deux avaient répondu par la négative. Le grand expert américain fut aussi de leur avis. « Si deux cents tanks sont en lutte contre deux cents autres bons tanks, me déclara-t-il, alors le courage de l'homme et l'art de leur chef, aujourd'hui comme au temps de Napoléon, sont les facteurs décisifs. Napoléon a dit : « Il n'y a pas de mauvaises troupes ; il n'y a que de mauvais chefs. »

Je lui demandai quelles étaient les différences fondamentales entre les guerres anciennes et modernes. Il me répondit : « Les mêmes qui existent entre le téléphone et le télégraphe. Par exemple, durant la bataille des Ardennes, nos troupes devaient arriver en un certain endroit avant les Allemands. Durant la nuit, je demandai par téléphone au commandant du groupe d'armée combien d'heures il lui fallait pour atteindre cet objectif. Il me répondit : « 24 heures. » « Pouvez-vous y arriver plus vite ? » lui demandai-je. Les troupes parvinrent à l'endroit voulu huit heures avant le moment fixé — juste avant que les Allemands n'entrent dans la ville. Cela aurait été impossible à arranger par télégraphe. »

(*Exclusivité « Images »*)



Emil Ludwig à Londres, en compagnie de sa femme, photographié au cours de son voyage de reportage en Europe. Le grand écrivain est un anti-nazi de la toute première heure.



La limpidité et la transparence de l'eau sur la côte riante de Sohna, un des sites les plus enchanteurs de la mer Rouge. Combien d'Egyptiens connaissent-ils ce site ? (Photo G. Perera)



Les joies du camping dans le cadre pittoresque de Sohna. La nuit est douce sur ces côtes où tout incite à la rêverie et où les heures coulent paisiblement... (Photo Guy Perera)



Un peintre ne trouverait-il pas dans ce ciel de Baltim une inspiration à son art ? Quelle lumière à travers les nuages !



Les dunes de Baltim quant d'un sable fin pareil à les

PLAGES INCON

Les nouvelles rapportent que 200.000 estiveurs s'apprêtenval cèlent plus d'une crique pittoresque où des baigneurs pnt j

Nombreux sont les voyageurs qui, parcourant les pistes désertiques dans des autos spécialement équipées, ont rapporté qu'ils avaient découvert des plages nouvelles. Parmi elles, un certain nombre connaissent déjà une vogue grandissante. Baltim, par exemple, étend ses huttes sur plus de trois kilomètres, à l'extrême-nord du delta, dans un site bordé de dunes parsemées de lis blancs et parfumés.

De grands problèmes arrêtent l'expansion de ces plages. Elles sont quelquefois trop lointaines. Ailleurs, elles sont infestées de requins. Et pour toutes, l'eau potable et les routes d'accès font défaut. L'eau des puits aménagés par les habitants est saumâtre et parfois malsaine. Les pistes, guère entretenues, mettent à l'épreuve les automobiles les plus solides. Les tentes, seul logement possible, ont été perfectionnées, mais elles coûtent cher et sont rares.

A l'heure actuelle, si l'on veut se baigner loin des sentiers battus, il faut longuement réfléchir, se préparer minutieusement, faire du « camping » une vocation.

Néanmoins, quelques plages jouissant de certains conforts peuvent être trouvées sur le littoral.

Ce sont, entre Alexandrie et Ras-el-Bar : Edkou, Rosette, Baltim, Khachaa. Peu fréquentées, ces plages, moyennant un talent d'organisation ordinaire, permettront à quelques milliers de Cairotes de goûter aux joies pures de la nature.

Mais les plages les plus belles, sans conteste, sont celles que la guerre du désert a rendues notoires. Les soldats héroïques de la Huitième Armée se sont baignés en masse dans la baie bleu turquoise et lapislazuli de Marsa-Matrouh. Aujourd'hui, parmi les edifices en ruines et les que les Anglais et les Allemands on gneusement répandues sur toute la s ficie de la région, il faut réfléchir lon ment avant d'entreprendre l'expéd. Mais combien attirante est la longue dorée où les felouques chargent l'orge tivé durant la saison des pluies pa Bédouins et le transportent vers Ale drie ! C'est là aussi que de petits bat à vapeur partent tous les matins po pêche aux éponges. L'eau douce arriv wagons-citernes d'Alexandrie et elle réservée aux notables de l'endroit. La riété de la côte enchante les âmes de tes. Riante et ensoleillée à l'ouest, s'enfonce en une large baie pour surg nord, cernée de rochers noirs et la ches. Le sable de Marsa-Matrouh est célèbre dans le monde. Sa finesse e blancheur rendent jalouses les plage Floride.

Il y a, assure le général Freyber Rommel aussi !), la plage d'El Ala. Une côte escarpée à quelques centa de mètres en arrière, parallèle à la protège la rive contre les vents du Des oliviers et des arbustes sauv poussent çà et là, embaumant l'atmosp

D'autres plages, sans doute, pour être lancées entre Alexandrie et Sol et bientôt de nombreuses villas s'ég auprès des ruines romaines qui bor toute la région. Car la côte libyenne un séjour favori des Grecs et des Rom Ils ont laissé là des bains (El Hamma par son même le prouve), des temples puits.

Toutefois, le vent de l'ouest soulèv de nombreux points une houle danger et des courants rapides balayent le ral. La falaise s'élève abrupte au-dess la mer, défiant tout commerce humai

Un examen minutieux révèlera les qu'il faudra interdire. Mais combien d yaux seraient mis en valeur, si une nisation méthodique mettait à la porte la rive méditerranéenne les commodité la civilisation ?



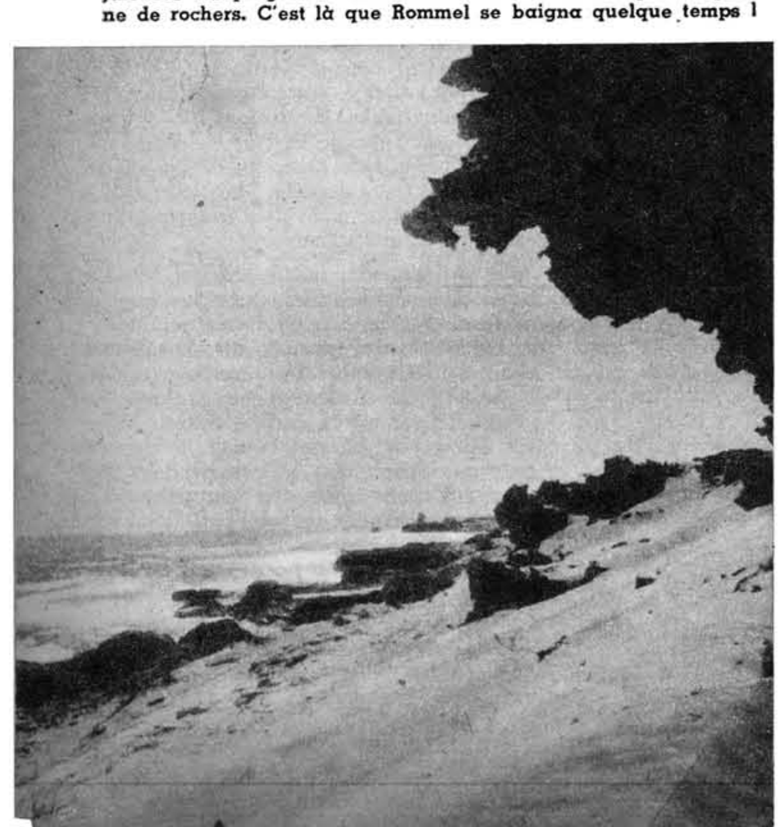
Le problème se pose d'une manière aiguë dans la mer Rouge.

Celle-ci est poissonneuse à l'extr Les pêcheurs acharnés vont, pendant mois, sonder toutes les côtes orient sûrs d'obtenir des résultats magnifiqu chaque tentative. Et la nature se liv des orgies de couleurs : bordant des tagnes sanguines, mauves et ocrées, la est là d'un bleu intense.

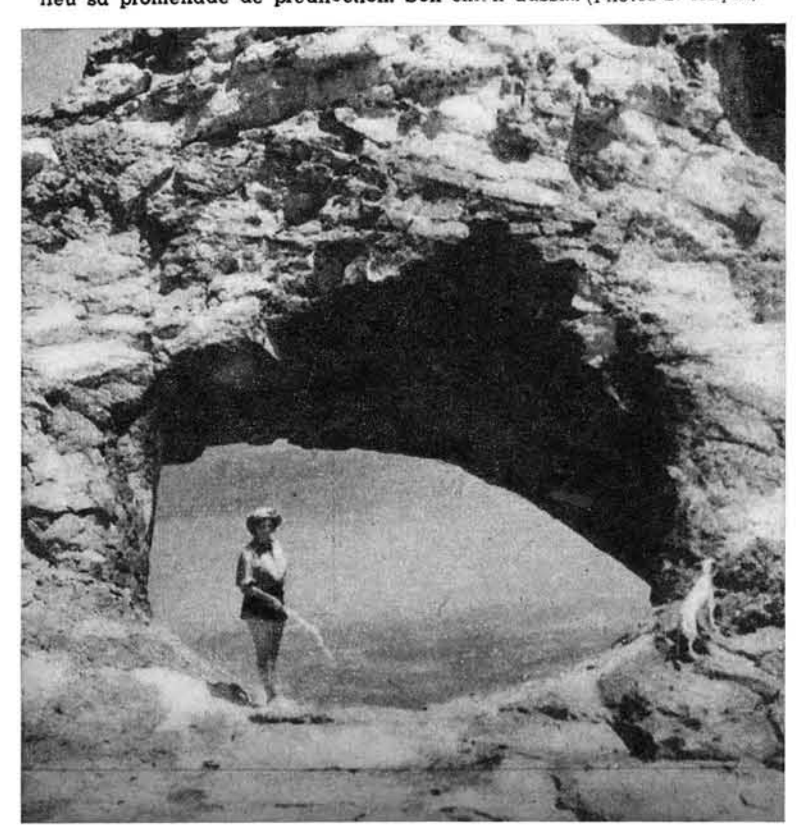
Contrairement à ce que l'on croirait près le climat de Suez, la fraîcheur e nombreux points est exquise, même plein été.

Mais les pistes ne sont connues qu prospecteurs de mines et des explora aventureux qui poursuivent des recher dans le « no man's land ». En ce mom un permis gouvernemental doit être ac dé pour chaque voyage, et dans les n breuses zones concédées à des entrepr minières, il doit être doublé d'une auto tion.

La finesse et la blancheur du sable de Marsa-Matrouh rendent jalouses les plages de Californie. La côte est escarpée et pleine de rochers. C'est là que Rommel se baigna quelque temps !



A travers ce grand rocher, sis sur la rive de Marsa-Matrouh, la vue de l'eau claire est apaisante. Cette baigneuse en short a fait de ce lieu sa promenade de prédilection. Son chien aussi... (Photos S. Hayat)





dunes de Baltim quent vers le lac Borollos sont sable fin pareil des plages de la Polynésie.



Des palmiers parsemés poussent au milieu des sables à Baltim. Des arbustes sauvages aussi qui embaument la région.

(Photos Raymond Aghion)

ICONUES D'EGYPTE

**estiveurs s'apprêtent à envahir Alexandrie seule. Pourtant les côtes égyptiennes re-
où des baigneurs ont jouir des avantages d'une eau limpide et d'un climat sain.**

Mais pour qui ne craint ni la fatigue ni le danger, ces régions lointaines et désertes réservent des joies merveilleuses. Il est des caps où les marées mouillent des kilomètres d'un sable fin, de poussière de corail. Des plantes marines rares, des coquillages étranges parsèmeront son chemin. Un vent frais et sec rafraîchira ses narines desséchées par l'épuisant voyage.

Tous les quelques myriamètres, un phare, où un homme vit seul, sera la seule marque humaine dans le paysage. Tout est à connaître dans ces régions qui recèlent encore d'innombrables découvertes pour les hommes. Quand une route sera aménagée, quand une conduite d'eau permettra à l'homme de vivre, on pourra espérer que la chasse au requin sera entreprise systématiquement, et que l'on n'aura plus à craindre ses incursions.

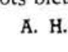
Alors, sans doute, des visiteurs étrangers viendront par milliers connaître les aspects étranges et toujours changeants de la côte égyptienne.

Mais sans aller aussi loin, et pour suivre la trace des moines qui se sont isolés dans les silences des vallées qui tranchent le bloc montagneux du désert de l'Est, au sud de Suez et jusqu'à Zaafarana, des plages hospitalières s'offrent aux campeurs.

Quand on passe le massif de l'Attaka qui borde Suez, un grand wadi vous arrête, suivi d'un nouveau massif, le Galala nord, suivi lui-même d'un nouveau wadi, au sein duquel se cache le couvent de Saint-Antoine.

Sur le Galala sud, un autre couvent, celui de Saint-Paul, domine la mer.

Sur cette côte, deux ou trois plages sont déjà connues. La moins agréable est assurément celle de Zaafarana. Mais celle de Sohna et celle de Ras Gharib, dans la région de laquelle de si riches puits de pétrole ont été découverts, sont excellentes, de même que celle d'Abou Darasa. La côte est bien abritée, loin des tempêtes et des vents qui soufflent parfois du désert d'Arabie.



Telles sont quelques-unes des plages d'été que l'on connaît sur la mer Rouge.

Si l'on pouvait imposer aux autorités une « politique » des plages, les merveilles de notre littoral seraient bientôt dévoilées. Nous n'avons qu'à puiser dans le capital que la nature nous a légué. Mais nous devons le mettre en valeur.

Aujourd'hui, toutefois, un certain nombre de rives, aménagées et accessibles, n'ont pas encore provoqué l'engouement du public. Rosette, Port-Saïd, Agami attendent la ruée saisonnière vers les flots bleus.

A. H.

QUELQUES RENSEIGNEMENTS UTILES

Bien que les plages que nous avons indiquées soient toutes accessibles, elles ne sont pas dotées de tout le confort dont on jouit à Alexandrie ou dans les grandes villes.

BALTIM, KHACHAA ET EDKOU

MOYEN D'ACCES : Par la route : Mehalla-el-Kobra ou Mansourah. Le chemin de fer conduit à Mehalla, d'où il faut prendre un « tortillard » de campagne qui vous conduit à Baltim-village. Baltim-plage, distante de trois kilomètres, est accessible par taxis ou par montures. L'on suit le même chemin pour Khachaa.

Pour aller à Edkou, il faut se rendre d'abord à Rosette, et de là louer un taxi qui vous conduira à destination.

LOGEMENT : On y loue des chalets en paille à trente ou trente-cinq livres par saison.

On doit apporter avec soi tout le complément du mobilier très fruste qui s'y trouve.

NOURRITURE : L'eau qui se trouve dans ces trois régions est une eau de puits, assez douce, que l'on peut boire. Les personnes méticuleuses la désinfectent avec une goutte de citron, ou la font bouillir.

La nourriture se trouve sur place. Des épiceries locales fournissent la plupart des aliments nécessaires. Les légumes, de la viande et du poisson très frais sont vendus par les habitants.

EQUIPEMENT : N'oubliez pas la lampe-tempête pour vous éclairer, quelques médicaments et un filet pour vous protéger des mouches (les moustiques sont rares).

MARSA-MATROUH

MOYEN D'ACCES : Vous pouvez vous y rendre par chemin de fer directement du Caire ou d'Alexandrie. Mais la route militaire est plus agréable.

Toute voiture de tourisme peut affronter l'expédition sans crainte.

LOGEMENT : Vous devrez coucher sous la tente, ou bien vous faire héberger par un notable de l'endroit.

APPROVISIONNEMENT : Vous trouverez là du pain, de la viande, du poisson et quelques légumes.

Mais l'eau, à moins que vous n'ayez la possibilité d'utiliser celle qui vient par wagon-citerne d'Alexandrie pour les fonctionnaires, est une eau de puits.

SUR LA MER ROUGE

MOYEN D'ACCES : La route borde la mer à partir de Suez. Elle est détestable. Seule une forte voiture de tourisme peut affronter le voyage jusqu'aux plages proches.

APPROVISIONNEMENT : Vous pourrez pêcher du poisson, ou en acheter des rares habitants de la côte. Mais vous devrez emporter votre eau.

LOGEMENT : Durant la majeure partie de l'année, vous pourrez coucher à la belle étoile et vous connaîtrez les délices du retour à la nature.

Dans les zones occupées par des sociétés minières — auxquelles vous devrez demander un permis d'entrée — vous serez peut-être hébergés par les employés de la mine, qui seront heureux de vous recevoir.



C'est dans de petits lacs que l'Institut hydrobiologique se livre à la pisciculture. C'est de là que les poissons sont expédiés à diverses destinations pour le repeuplement des rivières.

100.000 POISSONS VERS LA GRÈCE

100.000 petits mullets gris viennent de s'envoler vers la Grèce. C'est un cadeau du gouvernement égyptien à l'UNRRA qui permettra à cette institution de repeupler rapidement les rivières et les lacs de Grèce, dont les habitants ont été nettoyés, tant par les occupants allemands qui, naturellement, ne savent pas pêcher autrement qu'à la dynamite, que par les Grecs eux-mêmes, trop affamés pour songer à l'avenir de la pisciculture dans leur pays.

Les 100.000 petits mullets gris sont nés dans les viviers de l'Institut Hydrobiologique Fouad Ier, et constituent un aliment particulièrement riche en protéine. Pour les transporter en leur faisant courir le minimum de risques, toutes sortes de précautions ont été prises, et le gouvernement égyptien a ajouté à son cadeau des bombonnes d'oxygène. Deux spécialistes égyptiens, le Dr Ahmed Rifaat de l'Institut Fouad Ier d'Hydrobiologie et des pêcheries d'Alexandrie, et son ordonnance Sayed Youssef, qui travaille à l'Institut depuis 15 ans, ont accompagné la précieuse cargaison.

Une fois parvenus en Grèce, les petits poissons qui sont maintenant à l'état de nourrissons de 2 cms de longueur auront six mois pour grandir, six mois au bout desquels ils atteindront la taille adulte de 15 cms de longueur. A ce moment décisif de leur existence, une bonne partie d'entre eux iront dans les poêles à frire grecques, alors que d'autres auront pour mission de repeupler les lacs et les rivières de Grèce.

Il y a environ une année que l'UNRRA a commencé à établir les plans de reconstruction des pêcheries grecques ; dans les camps de réfugiés des filets ont été tissés par centaines de mètres, et plusieurs barques de pêche construites.

Les pêcheurs ont été avec les fermiers les premiers à être rapatriés en Grèce.



Les mullets sont nés dans les viviers de l'Institut hydrobiologique Fouad Ier dont voici un spécimen. Ces poissons forment un aliment riche en protéine.

Avant d'être déposés dans les récipients, les petits poissons sont examinés minutieusement par des techniciens. Ils sont destinés au repeuplement des rivières et des lacs de Grèce.





Billet de Paris

RENTRÉE D'UN ARTISTE

par GERARD BAUER

Quand Louis Jouvet revint à Paris il y a deux mois, des inconnus s'arrêtèrent dans la rue pour le regarder et lui sourire comme on sourit à ce que l'on aime et à ce que l'on retrouve. La sympathie donnait cette spontanéité à l'accueil de la ville. C'était vraiment une double reconnaissance : celle des yeux et celle du cœur. Tous ceux qui avaient vu Jouvet sur l'écran et sur la scène, qui l'avaient applaudi dans « Knock » ou qui avaient suivi son ombre sur les murs de l'« Hôtel du Nord », découvraient soudain en eux mille liens avec le passé qui n'étaient pas simplement ceux du plaisir. Il se forme entre les générations une solidarité que l'épreuve de la vie — et celle que nous venons de subir est inoubliable — rend chaque jour plus sensible. Pour les Parisiens de 1940, Jouvet fut un ami qui les divertit sans les avilir. Sa renommée dépasse la réputation ordinaire d'un comédien ; elle s'appuie sur la sympathie.

Après la sympathie des inconnus, Jouvet vient de ressentir l'amitié des amis. Une salle entière s'est assemblée à l'Athénée pour entendre parler de son long voyage — une salle composée comme pour une « première » de Giraudoux. Il en manquait, certes, quelques-uns, dont Giraudoux lui-même ; mais la force du souvenir les maintenait parmi nous. Nous retrouvions le rouge profond et les dorures du théâtre, le rideau que nous avions vu se lever sur « Electre ». Sur le plateau, une table encadrée de longues draperies, surmontée de lustres tels que les troupes du XVIIe siècle en suspendaient au-dessus de leurs représentations. Et Jouvet parut, le visage plus rempli qu'autrefois, mais avec le même regard rond et mobile, la même voix à ruptures et le même accent de surprise.

L'aventure de Jouvet et de sa troupe dura quatre ans, et ces quatre années de voyage, d'embarquements, d'arrêts dans les villes lointaines, devant des publics étrangers, forment l'aventure traditionnelle des comédiens. La vie de théâtre n'est pas faite pour les carrières unies, la gloire administrative et les retraites dorées. Ayant choisi de quitter la France où il ne pouvait plus jouer librement, Jouvet a rejoint la plus vieille aventure de son métier, celle du comédien errant : distributeur de plaisir et propagateur du talent. Il visita 15 pays et 33 villes, joua 373 fois Molière, Mérimée, Claudel, Romains et Giraudoux... Il connut toutes les vicissitudes : celles des saisons arides et des bagages perdus ; il vit brûler son théâtre, comme Thackeray : il fut abandonné par les comédiens, las, comme Colomb par ses compagnons ; il s'est penché sur l'agonie d'un de ses plus anciens camarades. Et maintenant qu'il est revenu de cette longue suite d'efforts, de peines et de succès, il va former certainement le souvenir le plus fort et le plus enivrant de son existence.

Il l'a contée d'une façon fort émouvante, mêlant à son récit de savoureuses anecdotes et des considérations intelligentes sur le langage du théâtre, sur le « style » dramatique qu'il avait emporté avec le langage français dans ses brochures. Car si l'on n'emporte pas la terre d'une patrie à la semelle de ses souliers, on emporte dans sa mémoire son savoir, sa fidélité, la langue qui vous éleva, et c'est mieux encore. Louis Jouvet en a animé le génie durant quatre ans ; il en a soudain ressuscité les charmes dans les pays où on ne l'entendait plus guère ; il en a prolongé les échos. Voilà la noblesse de son aventure, et comment le génie français, durant ces jours affreux, compensa au loin par le talent d'un comédien les revers passagers du sort.

Lettre de Turquie

RUMEURS ET POTINS

Journaliste accompli, Mohamed El Taby poursuit son voyage de reportage en Turquie. Mais il se heurte, d'une part, à des réticences et se débat, d'autre part, contre un flot de... rumeurs.

Istanboul est aujourd'hui le carrefour européen n° 1, Lisbonne en étant le n° 2. Ici, c'est un va-et-vient de diplomates affairés et de journalistes curieux de toutes nationalités et de toutes opinions, puisque la Turquie est en relations avec tous les pays sauf, évidemment, l'Allemagne. Et encore, la rupture avec celle-ci est-elle récente.

Malheureusement, le seul sujet réellement intéressant pour un correspondant de journaux est... tabou ! Ainsi en est-il des relations turco-soviétiques et de leurs développements prochains : sujet dont nous ne nous entretenons ici qu'en chuchotements !

Des rumeurs sont lancées le matin qui sont démenties le soir. Des tas de rumeurs. Et, au fond, personne ne sait ce qui peut advenir tout à coup.

Les quelques Russes que j'ai rencontrés ici ne quittent pas leur facies de sphinx et, se réfugiant derrière leur prétendue ignorance du français et de l'anglais — les seules langues étrangères que je connaisse — s'inclinent courtoisement et me tournent le dos chaque fois que je les pressens sur cette obsédante question :

— Et les relations turco-soviétiques ?

De leur côté, les Turcs ont peu de chose à dire à ce propos, quand ils ont quoi que ce soit à dire. Un journaliste éminent m'a fait cette déclaration laconique :

— Moscou a exprimé ses desiderata. Nous y avons répondu. Et maintenant nous attendons...

La jeune femme d'un ministre balkanique, me prenant à part dans un coin de salon, me confia très confidentiellement :





Des rumeurs sont lancées et démenties...

— Il y a des millions et des millions de soldats russes éparpillés en ce moment dans tout l'est et le sud de l'Europe. Ces hommes ont goûté au genre de vie que les peuples mènent hors de l'U.R.S.S. Croyez-vous qu'il leur sera donné de rentrer chez eux et de raconter ce qu'ils ont connu ?

— Pourquoi pas ? ai-je répondu. Leur vie en U.R.S.S. est peut-être plus agréable que celle qu'ils ont vue ailleurs.

La jeune femme hocha la tête en signe de négation, trouva que j'essayais de faire le malin :

— Point du tout ! dit-elle. Et le gouvernement moscovite le sait bien.

— Et alors ? fis-je.

— Ces millions de soldats resteront où ils sont, de peur qu'en rentrant dans leur patelin ils ne démoralisent les gens. Et si la nécessité les fait rappeler, ils seront dirigés dare-dare vers les garnisons de Sibérie...

Voilà quelques échantillons de potins politiques qu'on s'échange ici discrètement. A ce point de vue, Istanboul bat de loin Le Caire.

● On commente également le retour du maréchal Pétain en France :

— C'est encore un tour des Allemands, disait quelqu'un à une *party* dont j'étais, c'est un tour pour diviser le peuple français. Pétain étant encore considéré, vénéré même, par nombre de ses compatriotes.

D'autres refusaient d'admettre cette hypothèse, mais affirmaient qu'un maréchal de France demeure un grand soldat, moralement incapable de haute trahison.

A quoi un journaliste anglais ajouta qu'il pourrait y avoir une excuse plausible pour défendre le vieux maréchal : en été 1940, tout le monde pensait que l'Allemagne avait déjà gagné la guerre, et Pétain tenta de sauver la France, autant que faire se pouvait, des conséquences de la défaite.

— Mais, en ce cas, il n'aurait pas dû attiser la haine des Anglais en France, objecta quelqu'un.

En fin de compte, nous sommes convenus que Pétain était trop âgé pour assumer des responsabilités à un moment aussi grave de l'Histoire ; qu'il était entouré de traîtres patentés ; que, mieux conseillé, il n'aurait pas commis les bévues qui ont failli perdre la France ; et qu'au demeurant, les juges de Paris, dont la conscience exigera des données sûres, sauront bien démêler ce cas embrouillé.



Ils me tournent le dos si je les approche...

● J'ai rencontré au bar américain du Park Hotel l'homme qui fut « le premier à concevoir l'idée d'un débarquement allié en Afrique du Nord ». Il m'a raconté qu'en 1941, il se trouvait encore en Yougoslavie — c'était avant l'agression allemande — quand, une nuit, l'inspiration lui en vint comme un éclair. Il se mit aussitôt au travail, rédigea son rapport et l'envoya aux autorités. Son plan fut étudié, développé et enfin exécuté en 1942.

● Au même bar potinier, une jolie femme turque m'a dit en sirotant sa boisson :

— J'ai toujours pensé que Hitler était un agent britannique chargé d'annihiler le peuple allemand. On s'est esclaffé à cette assertion. Mais voyez, Monsieur, si j'ai tort à présent !

J'ai regardé la jolie femme avec des yeux bien ronds...

● J'ai passé ma première nuit d'Ankara au restaurant Soraya, la boîte la plus courue de la capitale. Soraya appartient à un Russe qui s'appelait Serge dans son pays et que tout le monde appelle maintenant Soraya bey.

Le local est parfois bondé au point qu'on y dîne debout à des tables déjà occupées. Je me trouvais en compagnie de quelques députés — que les Turcs appellent *mabuses* — et nous en étions encore au raki quand quelqu'un demanda si la Turquie considérait toujours le pacte de Saadabad comme étant en vigueur.

— Mais oui, fit-on en chœur, pourquoi ne le serait-il pas ?

— Et que pense la Turquie de la Ligue Arabe constituée au Caire en mars dernier ?

— Elle l'approuve.

— En ce cas, pourquoi ne pas fusionner les deux traités ? Turquie, Egypte, Syrie, Liban, Irak, Arabie Séoudite, Iran et Afghanistan, unis en un seul bloc !...

— Peut-être faudrait-il inviter également la Grèce à faire partie de cette union puissante, opina quelqu'un.

Certes, il eût été agréable de connaître l'impression d'un Hellène à ce propos. Mais le seul qui se trouva là était le garçon qui nous servait et qui faisait des efforts pour sauver son plateau des remous de la salle archipleine.

Nous n'avons pas pu l'interviewer.

MOHAMED EL TABY

(Exclusivité « Images »)

FRANKFURTER

SERA-T-IL LIBÉRÉ ?

C'est le 4 février 1936... Il fait nuit... Dans une petite chambre simplement meublée, un jeune homme est assis près d'un bureau...

Son esprit se reporte vers la petite ville de Serbie où son père, le rabbin Moritz Frankfurter, homme érudit et pieux, d'origine allemande, a établi sa résidence... A l'école les enfants apprennent le serbe, la langue de leur pays, mais à la maison ils parlent allemand et hébreu... C'est ainsi que le sentiment de l'exil naît parmi eux...

Mais le petit David est affligé d'une terrible maladie : ses os sont faibles et sa santé est débile ; une masse purulente s'échappe parfois de son corps. Il ne peut alors ni jouer, ni chanter, ni lire...

Quelques années plus tard, il se rend en Allemagne pour étudier la médecine. Il étudie pendant quatre ans à Vienne, Leipzig et Francfort...

Puis cela éclate soudain, d'une façon inattendue... La vague d'antisémitisme se répand en Allemagne nazifiée...

En même temps que l'oppression psychique extérieure, une autre, physique celle-là, sape sa force de résistance... Depuis sa dernière opération à la tête, entreprise en octobre 1932, à la clinique optique de Francfort, il éprouve de la difficulté à fixer son attention, et visiblement, à cause de cela, il a échoué à son examen... Alors, poussé par la dépression et l'horreur, l'étudiant se réfugie en Suisse, en octobre 1933... Il décide ensuite de poursuivre ses études à Vienne...

C'est là qu'il découvre toute l'étendue de la misère des Juifs allemands... Et ce sont les récits des multiples et atroces pogroms...

En l'espace de quatorze mois, trois événements capitaux surviennent dans sa vie : la mort de sa mère (en été 1934), la révélation de la guerre sans merci livrée par les Nazis à ceux de sa race, puis les lois sur les Juifs promulgués à Nuremberg, en septembre 1935...

Il réfléchit... Tout petit, assis sur les genoux de son père, quand, regardant la Bible illustrée, il demandait au rabbin Frankfurter qui était David...

— David était petit, mais il a tué un géant, Goliath, avec un caillou lisse parce que celui-ci avait offensé son peuple, les Israélites, lui expliquait son père...

David Frankfurter décide alors de se venger, de venger sa race... Mais qui peut-il atteindre ? La première personne à laquelle il pense est le « Landes-Führer » du Canton des Grisons, Wilhelm Gustloff... Celui-ci s'était installé, il y avait quelques années, dans la petite ville de Davos pour soigner ses poumons malades... En 1923, il était devenu membre du jeune parti national-socialiste... Puis il n'avait pas tardé à devenir le chef des Allemands de Suisse et à instaurer le régime de terreur brune qui sévit en Allemagne... Pour David Frankfurter, Gustloff, et non le ministre allemand à Berne, représente le régime nazi exécré... Il est peut-être personnellement innocent... Mais peut-on être innocent quand on appuie un pareil régime ?... La décision du jeune homme est prise... il doit faire justice... C'est pourquoi il est venu à Davos, depuis trois jours...

●

David Frankfurter se lève, glisse son revolver dans sa poche, puis quitte sa chambre et se dirige vers la maison de Gustloff. C'est le soir. Il sonne. La maîtresse de maison ouvre la porte. Il voudrait parler à son mari...

En entrant, l'étudiant voit devant lui un grand portrait de Hitler... Peut-être le courage lui aurait manqué au dernier moment ; maintenant, il se ressaisit...

La porte s'ouvre, et Gustloff, le représentant de ce Führer haï, fait son entrée... David le regarde : il est d'une taille gigantesque... Alors, l'image du jeune David abattant le géant Goliath traverse son esprit en un éclair, et sans dire un mot il tire, il tire sur l'homme qui s'avance vers lui... Cinq balles... L'homme s'abat sur le tapis. Confusion. Le meurtrier s'enfuit, erre un moment dans la neige, puis se rend au commissariat se constituer prisonnier...

●

L'affaire fit grand bruit à l'époque... De nombreuses personnalités mondiales prirent la défense du jeune David... Emil Ludwig, dans un livre, « Le meurtre de Davos », demanda son acquittement en citant plusieurs exemples historiques... Mais le tribunal condamna, le 14 décembre 1936, le jeune homme à dix-huit ans de réclusion.

Aujourd'hui que le parti nazi a cessé d'exister, une demande en grâce a été présentée cette semaine au Grand Conseil du Canton des Grisons, en faveur de David Frankfurter ; et une récente information de Berne nous apprend qu'il ne fait aucun doute qu'après huit ans de prison, le Parlement grison votera la grâce immédiate.

Une lettre pour vous

Dans le numéro d'« Images » du 22 avril, j'ai reproduit une lettre d'un jeune professeur. Cette lettre était l'exposé de méthodes pédagogiques basées sur la confiance entre maîtres et enfants afin de créer une jeunesse épanouie, libre, parce que responsable. A ce message, un lecteur qui signe H. D., « vieux professeur qui a blanchi sous les harnois de l'enseignement (sic), a répondu pour mettre en doute le bon résultat de ces méthodes nouvelles. Voici un extrait de sa lettre :

Je suis sûr que la théorie de ce brave professeur pour les devoirs et les leçons réjouira plus d'un élève... Ma longue expérience des enfants me permet de mettre en doute les bons résultats obtenus pour l'ensemble de ses quarante élèves, par de tels procédés pour quelqu'un qui débute dans l'enseignement...

Et pour terminer, ceci :

Il est à craindre que ce brave et ardent jeune confrère n'ait pris ses projets, ses intentions et ses illusions pour des réalités. Ce serait vraiment trop beau, et par exception s'il avait réalisé cet idéal vraiment magnifique dès le début de sa carrière.

J'ai reproduit la lettre en entier et ma conclusion avait été celle-ci : « Je suis sûre de la bonne foi du « vieux professeur » comme je suis sûre de la bonne foi de son jeune confrère qui, par modestie, a refusé de signer son message. Je connais le jeune professeur, mais avant de le rencontrer, c'est par des tiers que j'ai été mise au courant des résultats extraordinaires que ses méthodes pédagogiques ont eus dans une école du Caire **Le jeune professeur ne demande qu'à vous connaître.** Il desire créer un lien entre professeurs afin de grouper, sans distinction de religion ou de nationalité, les personnes qui ont pour but d'élever la jeunesse à une vie plus épanouie... »

Ma lettre parue, je me suis mise à attendre la réponse du vieux professeur qui a blanchi « **sous le harnois** ». Je pensais qu'il me demanderait, sans tarder, l'adresse de son jeune collègue. Cette lettre n'est pas arrivée. Pourquoi ?

Par contre, le courrier m'apporte deux lettres provenant de deux élèves du jeune professeur. Ces lettres sont les meilleurs témoignages d'estime qu'un maître puisse espérer de ses disciples. Les voici :

En réponse à la lettre de ce professeur qui, dit-il, a blanchi « sous le harnois », je viens lui dire que moi, élève, j'ai subi l'expérience de ce jeune professeur qui est le mien et auquel je voue un respect réel.

Dès le début de cette année scolaire, je me riais des conceptions qu'il nous développait. Et je n'étais pas le seul à en rire. Plusieurs d'entre nous prenaient plaisir à saboter les quelques minutes de réflexion qu'il nous imposait. Sans relâche, notre professeur continuait son expérience. Sans nous en rendre compte, je l'avoue, le second mois nous trouvions la chose déjà moins risible et plutôt habituelle. A présent, nous la considérons nécessaire et même indispensable. D'ailleurs, petit à petit, nous avons accepté toutes les phases de cette expérience sans contrainte. Et c'est lorsque j'ai lu sa missive au journal, puis votre réponse, que j'ai pris conscience du changement qui s'est opéré chez nous, en classe, sans qu'il y ait eu pour cela recours à la force.

D'ailleurs, en lisant la missive du « jeune professeur » (qui ne signait pas, pourtant), j'ai senti plutôt que je n'ai deviné que c'était mon professeur qui l'avait écrite.

Je ne sais pas si j'ai pu exprimer ce que je sens en moi à l'égard de notre professeur... Je le voudrais pourtant, et je voudrais aussi voir tous mes camarades du monde entier arriver à atteindre cette liberté d'esprit et cette spontanéité propre à la jeunesse qui nous ont été révélées.

« Un, parmi les quarante »

Et maintenant cet autre témoignage :

J'ai lu dans votre rubrique du 22 avril, puis dans celle du 6 mai, qu'un professeur était arrivé à transformer une classe de 40 élèves paresseux, indisciplinés, en 40 élèves responsables. J'ai lu aussi qu'un professeur « blanchi sous le harnois » n'y crut pas. Ayant reconnu dans l'auteur de la première lettre mon professeur, je me suis proposé de vous écrire pour vous raconter comment cela s'est passé.

Je commence par vous dire que notre professeur est à sa troisième année d'enseignement. L'année dernière, nous étions 20 élèves dans sa classe... Chaque vendredi, quand nous récitions la récitation, 10 élèves au moins ne la connaissaient pas. Ils devaient la recopier chacun 10 fois. Nous nous tenions le plus souvent mal en classe. Les punitions pleuvaient alors : 100 lignes, deux verbes à conjuguer, retenues, etc. Croyez-vous qu'à la fin de l'année nous étudions mieux et nous nous tenions moins mal ? Non. *Notre professeur n'obtint aucun résultat.*

C'est cette année que tout a changé parce que notre professeur a changé son attitude morale, et l'a changée complètement. *Il vous a raconté ce qu'il a fait. Au commencement, nous nous sommes moqués de lui et du nouvel esprit qu'il voulait faire entrer dans notre classe. Mais, peu à peu, nous nous sommes aperçus que c'était sérieux et que nous changions en effet. Maintenant, notre professeur a presque complètement réussi. Il est rare qu'un élève ne sache pas sa leçon ou qu'il mérite une punition parce qu'il se tient mal en classe. Et nous ne sommes plus 10, mais 40.*

C'est tout ce que j'ai voulu répondre au « vieux professeur ». La mauvaise méthode qu'il emploie et que malheureusement la plupart des professeurs emploient n'a pas porté de fruits, alors que le nouvel esprit que notre professeur a fait entrer dans notre classe a donné tous ses fruits.

Je demande à toutes les personnes s'intéressant à l'enfant, à tous les professeurs et parents qui liront ces deux lettres d'élèves de bien vouloir y réfléchir. Toute une rénovation heureuse peut naître de l'effort d'un homme de bonne volonté : il ne s'agit pour chacun d'entre vous que de vouloir comprendre et d'essayer...

Votre amie

Notre nouveau concours:

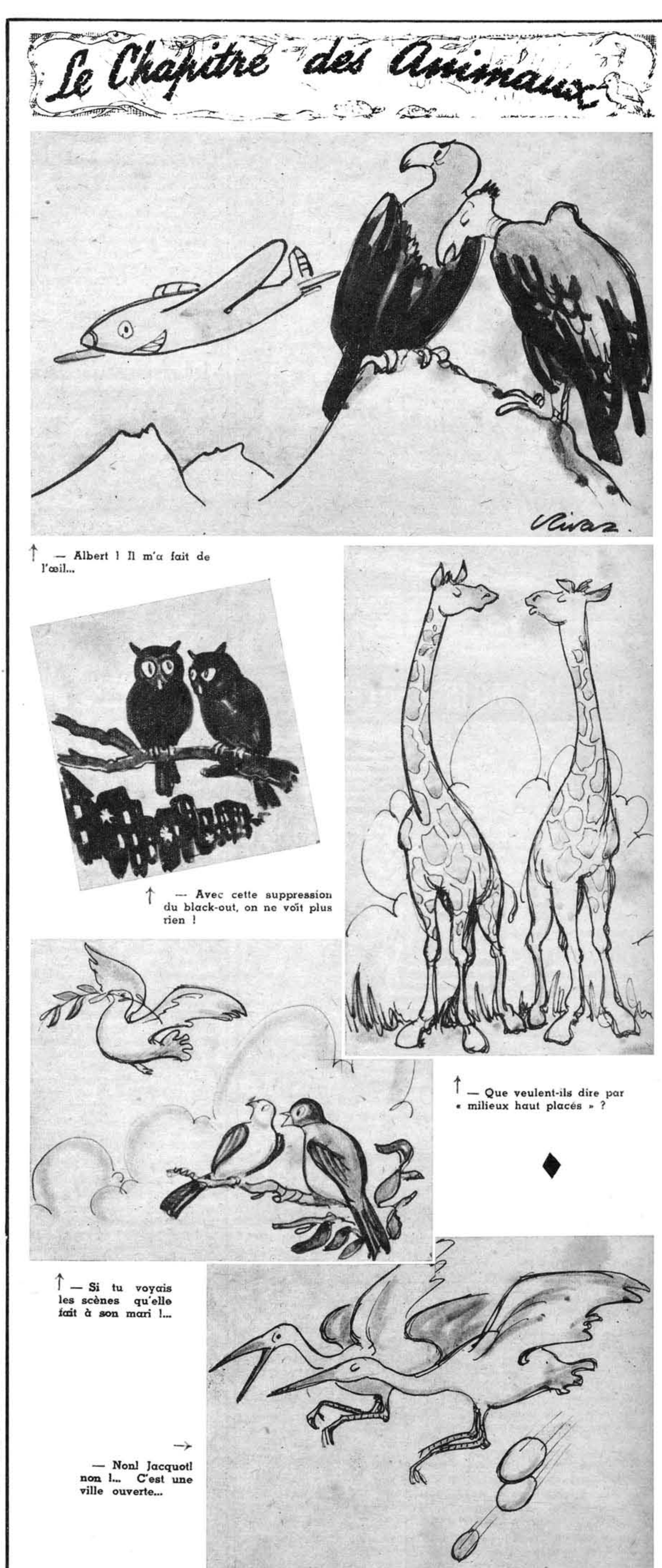
CONNAISSEZ-VOUS UN EXEMPLE DE « VIE CONSTRUCTIVE » ?

Telle est la question que pose « Votre Amie » à ses nombreux lecteurs et lectrices et qui fait l'objet de notre nouveau concours, UN CONCOURS OU LE PRIX SERA DONNE AUX TROIS MEILLEURS EXEMPLES DE VIES CONSTRUCTIVES. Chaque lecteur pourra donner un exemple tiré de SON EXPERIENCE PERSONNELLE, l'histoire d'une personne QU'IL A CONNUE et dont la vie peut être qualifiée de « constructive ». Les réponses ne doivent pas dépasser trois pages dactylographiées (on peut écrire à la main). Un jury m'aidera dans mon choix. Les trois meilleures réponses seront publiées. Les prix seront :

1er Prix : L.E. 10. - en espèces
2ème Prix : L.E. 5. - „ „
3ème Prix : L.E. 3. - „ „

Adressez vos réponses à « Images », Poste Centrale, Le Caire. Mentionner sur le coin de l'enveloppe : « Vies constructives ».

Les résultats du concours seront publiés en juillet, afin de permettre aux lecteurs de Turquie, de Syrie, d'Irak et de Téhéran d'y prendre part. Les réponses doivent parvenir le 1er juillet au plus tard.



↑ — Albert ! Il m'a fait de l'œil...

↑ — Avec cette suppression du black-out, on ne voit plus rien !

↑ — Que veulent-ils dire par « milieux haut placés » ?

↑ — Si tu voyais les scènes qu'elle fait à son mari !...

→ — Non! Jacquot! non !... C'est une ville ouverte...

(Par KIRAZ)





Cette Semaine...

« VOLPONE »

Les « professionnels » travaillent avec un ensemble, une homogénéité, qui permettent de sentir durant la représentation une harmonie dans l'évolution des acteurs.

C'est bien cette impression que l'on retrouvait cependant le soir de la représensation par une troupe d'amateurs de « Volpone », le chef-d'œuvre de Ben Jonson, qui, à quelques jours de distance, a été présenté à l'Opéra en anglais et en français.

Avec une fougue, un entrain soutenus, les divers membres de la troupe campèrent des personnages qui étaient vrais et jeunes. On en oubliait de petits défauts qui soulignaient, semblait-il, les réussites de certaines scènes. Que Mosca eût oublié le fil d'une de ses répliques, qu'importe... Il évoluait avec tant de grâce et d'aisance qu'on lui pardonnait sur-le-champ. Quant à Volpone, l'horrible et machiavélique Volpone, il nous fit frémir par ses sautes d'humeur, et quand il assaillit, lubrique, l'innocente Colomba, les spectateurs le haïrent réellement. Clément Harari a su donner à son méchant personnage le genre qui lui convenait parfaitement — peut-être était-il parfois un peu sentencieux et solennel. Mais il parvenait à soutenir son attitude, et son assurance ne saurait manquer de l'engager loin dans l'interprétation de rôles difficiles, comme elle a donné à son jeu une force réelle et un fini parfait. — A. H.

« LES FOURBERIES DE SCAPIN »

Ceux qui aiment la farce — au théâtre, bien entendu — ont été servis par Clément Harari et ses compagnons qui ont joué « Les Fourberies de Scapin », cette semaine, à l'Opéra. Cette pièce est, en effet, le modèle du genre à la scène comme les pitreries des frères Marx le sont à l'écran. Tromperies grossières, bastonnades, charabia, paillasseries, fanfaronnades de matamore, toutes les ressources, en somme, des tréteaux forains, n'y manquent pas de provoquer le rire facile et même gras, sans que la valeur de la pièce et le talent des acteurs y soient pour beaucoup.

Au demeurant, il n'y a qu'un seul rôle dans celle-ci : Scapin de la « Commedia dell'Arte », naturalisé français par Molière qui joua lui-même le personnage dans lequel ont brillé par la suite de grands comédiens dont Coquelin. Ce rôle lourd d'un passé illustre, Clément Harari l'interpréta avec le courage tendu, crispé, qui le caractérise. Fourbe et fripon avec accent, il enleva avec hardiesse les scènes difficiles du deuxième acte autour de la bourse de Géronte (Lucien Boulad) et du sac où celui-ci s'est sottement laissé mettre.

Bien inférieure aux comédies de caractère de Molière, « Les Fourberies de Scapin » permettent surtout à un acteur de faire valoir ses dons. Notons, en passant, que Clément Harari a innové dans le costume de Scapin en ne portant pas de bonnet. Depuis Mezzetin, le grand comédien vénitien du XVIIIe siècle, le rôle se joue en justaucorps, culotte *et bonnet* d'étoffe rayée rouge et blanc.

Gamil Ratib dans Octave et Etienne Petit dans Sylvestre travesti en faux brave ont joué juste et avec intelligence. Ils ont contribué avec leurs compagnons au succès de la représentation.

BALLETS AU LYCÉE

La danse figurée est l'apanage des Russes dont les écoles ont enseigné à travers tous les pays la grâce des attitudes et le rythme du mouvement. Mme A. Feodorova, professeur de ballet, nous a précisément donné dimanche dernier, dans la salle du Lycée Français, une vivante illustration de cet art, en compagnie de ses élèves.

Dans des danses populaires sur de la musique tzigane et dans des danses plastiques, Mme A. Feodorova a affirmé une technique accomplie, un sens instinctif de la chorégraphie.

Ses élèves ont prouvé qu'elles avaient assimilé la leçon d'harmonie. Si les toutes jeunes, Mlles Neda et Myriam Messawer, Roberta Baschera, Marie Clair et Nicolaï Borodin, ont fait leur tour de danse avec beaucoup de charme, leurs aînées, Mlles Ina Fegan, Christiane Noury, Jeannine Baschera et Felicia Clouvas, ont ravi l'assistance par leurs pas savants, leurs costumes chatoyants, leur pantomime gracieuse.

Aux entr'actes, Mme Ketty Manoli, à la voix assurée, prenante, de soprano, fut longuement applaudie dans un répertoire d'opéras et de mélodies.

« ANTIGONE » DE JEAN COCTEAU

C'est, peut-être bien, le plus beau spectacle que les Escholiers aient monté : unanimité des interprètes à vivre intensément le drame et sobriété classique, jusqu'à la grandeur, de la mise en scène ont contribué à la réalisation pure de ce chef-d'œuvre du théâtre.

Ecrite par Sophocle, il y a près de vingt-cinq siècles, la tragédie d'*Antigone* n'a cessé d'émouvoir même à travers les versions, dictées par les nécessités de la langue ou de l'époque, de Rotrou et de l'Alfieri. Celle qu'en a donné de nos jours Jean Cocteau, bien que réduite ou, mieux, contractée, se place au rang de ses illustres devancières par un contexte des plus denses où ne manquent pas des allusions à l'actualité.

Les Escholiers ont joué sans défaillance, sans fêlure, avec un débit grave, noble, empoignant. Ils ont transporté la salle, et l'ont maintenue, dans la zone la plus élevée des sentiments humains.

Etéocle et Polynice, frères ennemis d'Antigone, se sont entre-tués au cours d'une guerre comme il y en a tant dans l'histoire. Malgré la défense du roi Créon, la douce Antigone désemparée, mais toujours au-dessus des discordes qui flétrissent la famille humaine, veut ensevelir Polynice. Elle est condamnée à mort et son fiancé Hémon, fils de Créon, meurt avec elle. A cette nouvelle, la reine Eurydice se tue de désespoir, et Créon, bourreau et victime de son mépris tyrannique des lois civiques, perd la raison et se perd dans la nuit.

Tous les acteurs ont rivalisé de mérite dans ce jeu tragique. Démosthène Théokari a campé un remarquable Créon d'une superbe qui emplissait la scène. Amina Taha-Hussein, vibrante et émouvante Antigone, Moënis Taha-Hussein, dans Hémon fougueux et indigné, Hassan El-Nouti (le chœur) et Pierre Jaouiche (Tirésias) lui ont donné la réplique juste.

C'est à l'occasion du XXe anniversaire des « Amis de la Culture Française en Egypte » que cette représentation a été donnée à l'Opéra, lundi dernier. Elle avait été précédée d'un impromptu en vers de M. Gaston Berthey louant les activités de M. Morik Brin, animateur des A.C.F.E., et d'un concert du pianiste Georges Théméli au cours duquel ce prodigieux virtuose interpréta de belles pages de musiciens français contemporains. — J. M.

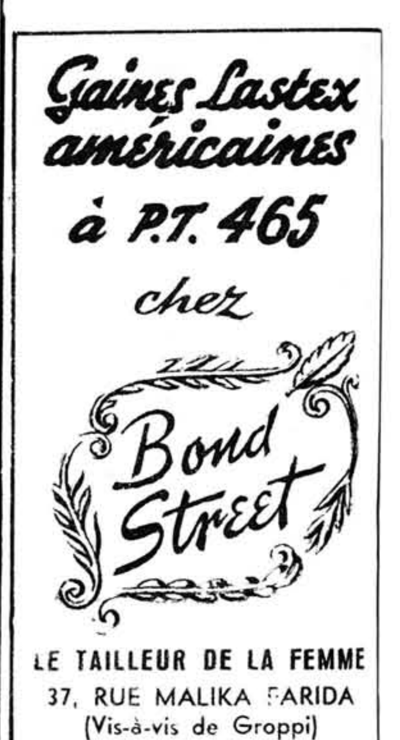
Notre concours-referendum

QUAND ET COMMENT FINIRA LA GUERRE ?

Notre grand concours sur la fin des hostilités, inauguré le 1er octobre 1944, a connu un succès retentissant parmi nos lecteurs. Depuis lors, des milliers de réponses nous sont parvenues, ce qui veut dire des milliers d'opinions différentes. Mais beaucoup de réponses se sont rapprochées et de la date de l'armistice et des circonstances qui ont amene l'issue du conflit. Un doute persiste cependant sur la fin de Hitler, et le jury du Concours aura à prendre une décision définitive à ce sujet.

Devant la quantité innombrable de réponses reçues un travail laborieux reste à faire : dépouillement des réponses, classement de celles-ci. Tout ceci demandera un certain temps à notre équipe qui accomplira sa tâche avec la dernière minutie. Que nos concurrents fassent donc preuve de patience. Dès que tout sera mis au point, les lauréats du concours se verront justement récompensés en recevant leurs primes aussitôt leurs noms parus dans notre revue.









Maggy Rouff, la grande couturière parisienne dont l'opinion en matière vestimentaire fait loi. (Photo J. Stara Paris)

PHILOSOPHIE DE L'ELEGANCE*

« La Philosophie de l'Elégance » est le titre d'un livre charmant de Mme Besançon de Wagner, connue dans le monde de la couture parisienne sous le nom de Maggy Rouff. Cette œuvre de poésie, de finesse et d'esprit est un hymne à la véritable beauté.

C'est dans un esprit épicurien que Maggy Rouff aborde son sujet : elle célèbre le culte de la beauté équilibrée, sereine, dépouillée de toute cette névrose que constitue l'excentricité, de tout ce qui n'est pas le goût le plus sûr, le plus harmonieux.

Commencé avant la guerre, son livre fut terminé durant l'occupation allemande en « témoignage d'optimisme », car elle était persuadée « qu'après la pluie vient le soleil, et que la douleur peut finir dans la joie ». Quelques extraits de cet ouvrage nous permettront mieux que toute appréciation d'en faire connaître la valeur.



Avant de parler d'élégance, il convient de définir la Mode en général. C'est dans la *Ballade de la Mode* placée en manière de préface que l'on en trouve la définition suivante :

O toi qui cherche à te voir
Toujours autre sans t'apercevoir !
Phalène, il te faut savoir
Que Mode est le changeant miroir
Où chacun se voit... En espoir !

Et plus loin :

Elle est folle et sage... Elle est la vie !

Née en même temps que la femme, elle est aussi vieille que le temps : *Inclinée vers le miroir édénique, Eve pensive contemplant la feuille première se demandait déjà : « L'ai-je bien mise ? »* Elle n'a pas cessé de marquer toutes les époques de l'histoire. *Si trois mille ans avant le Christ, sur les rives de Crète les femmes étaient d'une inoubliable élégance toute semblable à la nôtre, si toute l'âme de la Grèce survit en un drapé, si l'Egypte inscrit son histoire sur l'or pesant d'un diadème, si la Renaissance brille immortelle sur un peu de tissu tombé des pinceaux de Véronèse, il faut en remercier les femmes éternelles.*

Que faut-il faire pour être élégante ? *S'habiller avec élégance est affaire de psychologie, d'intelligence, de volonté, de goût et d'imagination. S'habiller selon son mode d'existence, selon ses occupations, selon ses goûts ou son métier est essentiel pour que se réalise une totale harmonie. L'accord doit être complet entre l'apparence et le fond. Il faut synchroniser rythme et couleur, manière d'être et manière de faire... Il faut pour s'habiller être toujours consciente de ce que l'on est... et encore davantage de ce que l'on n'est pas. On ne cache pas son âme avec des vêtements, mais on la révèle souvent en eux... Je suis sûre qu'il n'y a pas deux élégances, une pour l'âme et une autre pour le vêtement...*

Il faut se souvenir encore de ce principe général : *L'élégance d'une époque ne peut jamais ressembler à la précédente, ni à la suivante*, et tâcher autant que possible de ne pas constituer un anachronisme vivant avec son temps.

S'habiller avec goût est aussi naturel aux unes qu'impossible aux autres. Les gens intelligents peuvent manquer de goût, je ne connais pas de gens bêtes qui en aient. Le goût est une chose subtile, un don rare, que beaucoup méconnaissent. Certains le confondent avec l'art, et pourtant *l'Art est une chose, le goût en est une autre... Le goût peut sauver une œuvre indéfendable, je ne pense pas qu'il soit possible à l'art de faire pardonner une erreur de goût.* Le goût demande du courage : *Pour bien aimer une chose, il faut à tout instant avoir le courage d'en rejeter mille... Qui n'a pas la force de beaucoup détruire ne saura jamais atteindre à la plénitude du goût... Se dire : « J'aime ceci » est bien, se répéter sans cesse : « Je n'aime pas cela » est mieux.*

Le goût est donc un choix ; il est dirigé par la Pureté : *Sévère et douce, la Pureté veille sur le goût.* Elle est *cette simplicité naturelle que seule peut se permettre la perfection... Quand il devient nécessaire d'appeler à son aide l'ornement, c'est que l'œuvre comporte quelque part un vice de fond.*

Quand une œuvre de goût est réalisée, il s'en dégage un parfum délicat : l'Harmonie : *Les masses s'équilibrent d'elles-mêmes, d'après une secrète et infaillible statique. Aucune juxtaposition n'est possible... Le grand et le petit, le coloré et le terne, le brillant et le mat, le lourd et le léger, l'opaque et le transparent s'orchestrent en une mystérieuse symphonie.*



Dans le parallélisme entre la matière et l'esprit, *le goût est aux choses ce que le tact est à l'esprit.*

Dans le temps, la valeur du goût est énorme : *Le plus bel éloge qu'on puisse faire d'une époque, c'est de l'appeler « Un siècle de goût ».* Par rapport à la femme : *Le plus bel hommage qu'on puisse rendre à une femme est de dire d'elle : « C'est une femme de goût ».*

On dit : Des goûts et des couleurs, il ne faut pas discuter ! Mais le goût n'étant ni maladie honteuse, ni richesse inavouable, je crois, au contraire, qu'il faut beaucoup en discuter... pour le plus grand bien et profit de ceux qui n'en ont pas. Car, en matière de goût, il n'y a pas de petits détails, il n'y a que de grandes erreurs ; et s'il est tragique de préférer le laid au beau, il l'est encore plus d'aimer indifféremment les deux. De plus, Se vanter de ne jamais changer de goût est aussi stupide que de se vanter de ne jamais changer d'opinion.

Tous les goûts sont dans la nature, dit-on. C'est fort probable, mais c'est les natures qu'il faut changer.

Quand le Goût et la Nouveauté se rencontrent et s'unissent, il naît d'eux un enfant légitime et ravissant... Il porte un drôle de petit nom, court et vif, précis comme un trait, gai comme un soir de Paris : il s'appelle le Chic. Sa mère la Nouveauté, qui se commet parfois dans de mauvais lieux, en ramène



des bâtards comme l'excentricité, et celle-ci murmure à l'oreille des femmes : *Vous avez un sac de cuir, vous voulez rire ! Croyez-moi, un sac de pommes de terre sera bien plus excitant. Comment ! vous portez encore vos souliers aux pieds ? Vous me peinez. Mettez-les sur votre tête, ça aura au moins l'air de quelque chose... Vos gants aux pieds, votre sac dans le parapluie, votre jupe sur le corsage, vos boutons dans vos cheveux, vos cheveux sur votre robe, votre bouche en rectangle, vos ongles noircis, vos yeux diminués...*

Chic et Elégance alliés *aiment rire, plaisanter, voyager, inventer, bouleverser, créer, mais ils n'oublient jamais que le goût est leur Père, Paris leur Patrie, et la Beauté leur Vérité.*

Ayant sacrifié au goût, à la couleur et à la qualité, la femme est enfin vêtue avec élégance. *Elle peut alors prétendre à la beauté, à tout âge. En effet, rien n'est plus vraiment élégant qu'une élégante vieille dame.*

Avant de terminer, il nous faut mentionner l'Artisan de génie qui préside aux destinées de tout cet appareil : le Couturier. *Le couturier doit montrer la voie. Moins que tout autre, il n'a le droit de créer la confusion entre le Beau et le Laid, entre l'Original et le Ridicule, entre le Jeune et le Grotesque, entre la Qualité et son contraire, entre le Chic et son revers. Le couturier n'est pas seulement un créateur, il a aussi un dernier rôle à remplir : celui d'ambassadeur : O redoutable et magnifique honneur de tenir entre ses mains les destinées de sa patrie ! O lourde et splendide responsabilité que d'emprunter sa propre voix pour transmettre un message ! O rude et douce angoisse que de crier au monde : « Voilà le goût de Paris ; il est le reflet de la France, il est son sourire... »*

* Editions littéraires de France, Paris

F E M I N I T E S

DE-CI DE-LA...

Contre les fourmis

Prenez 250 grammes de soufre et 125 grammes de potasse. Mettez le tout sur le feu dans une casserole de terre ou de fer, jusqu'à parfaite fusion des deux matières. Laissez refroidir complètement. Réduisez en poudre et mêlez à 1/4 de litre d'eau. Aspergez de cette solution les endroits fréquentés par les fourmis et les fissures par où elles peuvent pénétrer.

Pour marquer le linge

Prenez 200 grammes d'eau, 4 grammes de bichromate de potassium et de la poudre d'encre de Chine (ou d'encre noire simple) en quantité suffisante (à peu près 20 gr.). Faites dissoudre le bichromate dans l'eau froide, ajoutez-y l'encre de Chine pulvérisée. Mettez en bouteille. Marquez le linge, puis laissez sécher à l'air.

Pour les casseroles

Voici un moyen facile pour protéger les ustensiles de cuisine que vous n'employez pas régulièrement. Faites dissoudre : vaseline blanche ordinaire : 10 gr. ; toluène : 50 gr. Comme ce mélange est inflammable, employez-le loin du feu et appliquez avec un pinceau. Au moment de l'emploi, un coup de chiffon ôtera le corps gras et il ne vous restera plus alors qu'à laver le récipient comme d'habitude.

Conseils à mes nièces

★ *Confiance.* — On dit qu'une goutte de jus d'orange fait briller l'œil. Le picotement passé, le regard retrouve un éclat nouveau. Cette recette facile m'a été communiquée par une amie qui a toujours des yeux limpides et brillants.

★ *J'ai perdu l'espoir.* — Pourquoi vous faire de telles idées ? Votre maladie est guérissable, vous pourrez fort bien retrouver la santé et, dans ce cas, il ne vous serait plus interdit de vous marier. Bon courage, détendez-vous, mangez et dormez beaucoup. Suivez attentivement les conseils de vos médecins et, surtout, cessez de pleurer.

★ *Je me meurs d'amour.* — Je comprends votre chagrin. Mais cet homme n'était vraiment pas digne de votre amour. Essayez de sortir, renouez des connaissances, fréquentez les salons amis. Surtout, déchirez photos et lettres qui vous rappellent un passé douloureux.

★ *Ah ! mes pieds !* — En été, les pieds gonflent facilement. La moindre marche, des souliers trop étroits et les pavés brûlant de soleil suffisent à provoquer cette enflure désagréable. Pour y remédier, prenez soir et matin des bains de pieds presque froids additionnés d'eau de Cologne. Saupoudrez l'intérieur de vos chaussures avec de l'acide borique réduit en poudre.

★ *Robert B.* — Seule l'école de Saint-Cyr forme des officiers étrangers, mais ils ne peuvent être incorporés dans l'armée française. Si votre frère veut servir dans la marine française, il est indispensable qu'il se fasse auparavant naturaliser.

★ *Tiraillée entre deux hommes.* — Il faut absolument chasser le souvenir de ce jeune homme de votre esprit. Pourquoi avoue-t-il son amour maintenant, alors que vous êtes mariée ? Ne laissez pas votre imagination s'égarer. Voyez la vie telle qu'elle est.

★ *Délaissée.* — Votre mari a commis une erreur, c'est entendu. Quand il viendra en permission, faites donc en sorte qu'il trouve sa maison impeccable, sa femme souriante et même un peu plus coquette qu'à l'ordinaire. Il sentira que vous êtes une femme attirante et s'attachera davantage à vous.

TANTE ANNE-MARIE

Lettre à ma Cousine

Ma chère cousine,

Une revue d'outre-Atlantique a récemment organisé un concours parmi ses lectrices pour savoir quelles étaient les qualités qui chez l'homme attiraient le plus les femmes. Les réponses ont été nombreuses et diverses.

L'idée m'ayant souri, je me suis livré à la même enquête parmi quelques dames, quelques demoiselles et, pour parler à la manière proustienne, quelques jeunes filles en fleurs.

— Ce qui me plaît le plus chez un homme, me dit cette quinquagénaire avec une mine extasiée (sans doute revivait-elle tout un passé d'agitation, d'aventures, de déceptions, et aussi — pourquoi pas ? — de bonheur éphémère !), c'est sa droiture, sa mansuétude, le charme de son esprit et sa constance en amour.

— Et pour le physique ?

— Eh bien... évidemment le physique joue un certain rôle, mais je ne voudrais pas d'un Adonis. Une certaine beauté se dégage d'un homme même si ses traits manquent d'harmonie, même si un nez proéminent ne cadre pas avec l'ovale du visage. Ce que je remarque le plus, ce sont les yeux. Et puis, à vrai dire, termina-t-elle avec un éclat de rire, un homme vous plaît ou vous déplaît, souvent on ne sait pas pourquoi. Il y a des impondérables qui font pencher la balance d'un côté ou d'un autre.

— Je ne sais, moi non plus, ce qui m'attire le plus chez un homme, me dit une autre. Mais une chose me déplaît certainement. Je déteste les hommes gros du côté physique, et prétentieux du côté moral. La sveltesse du corps et la simplicité des manières, la cordialité, voilà les qualités qui comptent le plus pour moi.

— Et vous, mademoiselle, fis-je en m'adressant à une jeune fille pas tout à fait jeune, pas tout à fait innocente, pas tout à fait perverse non plus et connue dans son entourage pour son franc-parler.

— Je vous avouerai que le physique a pour moi une grande importance. Je ne pourrais jamais être sensible aux avances d'un homme dont la laideur est proverbiale. Il ne m'inspirerait que de la pitié, mais celle-ci ne réussirait pas de me conduire à l'amour. Ah bien non ! Un beau visage sur une taille bien découplée, telles sont les premières conditions pour provoquer mon intérêt.

— Et que faites-vous de l'esprit ?

— Qu'a donc à faire l'esprit en amour ?... Et puis un homme d'esprit peut être suffisant, rusé, cruel même. Je préfère la fadeur résignée et la bonté qui va jusqu'à la sottise... Nous autres femmes ne pouvons qu'en profiter !

Dans un coin de ce salon, de très jeunes filles, formant groupe, parlent avec animation, mais devant le témoin gênant qui s'impose brusquement elles préfèrent remettre à plus tard leurs confidences.

— Voulez-vous répondre à ma question en essayant de réfléchir le moins possible ? Les impressions primesautières sont les meilleures.

Elles me regardent d'un œil méfiant. Où veux-je les mener ?

— C'est très simple, leur déclarai-je tout de suite pour les rassurer. Voulez-vous me dire quel est votre type idéal d'homme ?

Un sourire illumine leurs visages tandis qu'elles se regardent l'une l'autre pour savoir laquelle va répondre en premier. Leurs boucles blondes et brunes s'agitent. Peut-être vont-elles chercher sur l'écran l'acteur qui a réussi le mieux à remuer leurs cœurs.

— J'aime tout d'abord, me fait l'une d'elles, à la mine rieuse et à l'expression espiègle, qu'un homme soit grand et mince. Et puis, surtout, qu'il ne porte pas de moustaches et qu'il sache s'habiller élégamment sinon avec recherche.

— Et moralement ?

— Qu'il soit très intelligent pour que je me sente dominée par lui.



— Oui ! s'exclame une autre dont le regard brille d'une lueur vive. D'abord l'intelligence, ensuite les autres qualités : bonté d'âme, générosité, indulgence. Un homme intransigeant est détestable, et serais-je follement amoureuse de lui, s'il devient mon mari, je ne laisserais pas de m'en détacher aussitôt que je m'apercevrais de cette particularité. Et alors !...

Elle fait un geste de la main qui peut signifier beaucoup. Non, si j'avais un fils je ne ferais pas d'elle ma bru...

J'arrête là mon enquête, ma cousine, en vous priant de croire aux meilleurs sentiments de votre cousin

SERGE FORZANNES







★ ECHOS DE LA SEMAINE ★

LE VENTRE D'ÉDOUARD HERRIOT



Ceux qui ont rencontré, la semaine dernière, le président Herriot lors de son passage au Caire ont été frappés par sa silhouette amincie et ses traits émaciés ! Que sont donc devenus le célèbre profil léonin et le ventre en bataille du perpétuel maire de Lyon ? Emportés par trente et un mois de captivité en France occupée et en Allemagne !...

Dans ses *Personnalités que j'ai connues*, Michel-Georges Michel rapporte cette scène d'un déjeuner, il y a quelques années, avec le président Herriot :

« — ...J'ai bon appétit, dit le Président, en reprenant des hors-d'œuvre et du gigot... J'ai essayé de me priver pour maigrir. Pendant un mois, je n'ai presque rien mangé. Au bout de ce mois, je me suis pesé : je n'avais pas diminué de cinq grammes. Et encore ! c'était le poids de ma cravate que j'avais enlevée... Alors je me suis remis à manger à ma faim. Welhoff, passez-moi encore une tranche ou deux...

« — Président, il y a encore deux moutons tout prêts dans les cuisines.

« — Non, non, ne me forcez pas... Comme cela ça va. D'autant que je n'engraisse pas plus en mangeant que je maigris en me privant. Je reste ainsi. Je ne veux pas décevoir ceux qui m'appellent « le Gros », ce qui ne me déplaît pas. Et cela me ferait des histoires avec mon tailleur, si je changeais. Imaginez que j'ai trouvé un tailleur qui me fait mes vêtements par lettre, sans que j'aie à essayer, à me faire piquer avec ses épingles. Quand je suis devenu président de la Chambre, il m'a même fait ainsi mes habits. Non, ne décevons personne, et nous serons estimés... »

Quant à sa fameuse pipe qui fait partie de « moi-même »...

— ...Partout où je passe on m'offre des pipes ! Je ne suis plus l'homme à la pipe, mais aux milliers de pipes ! Si du moins on avait l'esprit de m'offrir du tabac !...

LES PARTIS POLONAIS...

Le problème polonais reste encore dans toute sa complexité et conserve toute son acuité... Le maréchal Staline a déclaré, cette semaine, que sa solution ne pourrait être effective que si elle était basée sur les principes établis à Yalta et avec l'assentiment de tous les groupes polonais... Or quels sont ces groupes ? Ils sont trois :

■ Le gouvernement Tomasz Arcizewski — qui vient d'être remanié — établi à Londres depuis l'été 1940... Il est composé de membres socialistes et nationalistes et est reconnu, principalement, par les gouvernements britannique et américain. On se souvient que le gouvernement Arcizewski rejeta, en mars dernier, les décisions de Yalta et fut appuyé par le commandant en chef des armées polonaises, le général Wladyslaw Anders, et tous les officiers de son armée.

■ L'ex-premier ministre Stanislaw Mikolajczyk et son parti paysan se trouvent également à Londres... Renforcé, récemment, par l'adhésion du ministre du Travail Jan Stanczyk qui avait démissionné du cabinet de Londres, ainsi que quelques autres membres socialistes, ce parti reconnaît la légitimité du gouvernement polonais exilé, mais n'approuve pas sa politique... Mikolajczyk est disposé à s'accorder avec le « Comité de Lublin », mais à condition que le nouveau gouvernement constitué soit réellement représentatif de tous les partis.

■ Enfin, le « Comité de Lublin » dirigé par son président Eugène Bierut, communiste de la première heure, son premier ministre Edouard Osubka-Morawski ainsi que tous les autres chefs communistes qui, quoique désireux de se mettre d'accord avec les autres partis, sont cependant décidés, à l'occasion, à agir comme s'ils n'existaient pas.

LES MORTS DE HITLER



Après plusieurs semaines, le mystère de la mort de Hitler reste entier... Chaque personnalité nazie nouvellement capturée donne une version différente sur sa mort ou son évasion... Mais rien de certain et de définitif n'a pu être communiqué par les gouvernements alliés... Rien que durant la première semaine du mois de mai, on a pu enregistrer plusieurs... « morts » diverses de celui qui fut le *Führer* tout-puissant du Troisième Reich allemand :

■ Annonçant la mort du Führer, la radio de Hambourg a déclaré : « Hitler est tombé à son poste de combat, dans la Chancellerie du Reich, en se battant contre les Russes. »

■ De son côté, le comte Folke Bernadotte a rapporté que Himmler lui avait assuré, le 24 avril, qu'une hémorragie cérébrale pourrait provoquer la mort de Hitler.

■ Le Dr Hans Fritsche, adjoint du Dr Gœbbels au ministère de la Propagande, affirma, lors de sa capture, que le Führer s'était suicidé.

■ Hitler a été tué par une bombe explosive au moment où il descendait les marches de la Chancellerie de Berlin, nous a informé Radio-Tokio.

■ L'agence française d'information *Paris-Presse* assure qu'après une vive discussion avec Hitler au sujet de la poursuite de la guerre, quelques chefs nazis en désaccord avec lui l'avaient tué en plaçant une bombe à retardement dans sa forteresse souterraine de Tiergarten, le 21 avril dernier.

■ Quant au *Daily Express* de Londres, il a suivi une trace tout à fait différente puisqu'il informa ses lecteurs que Hitler était déjà en route pour le Japon dans un sous-marin.

■ Edward W. Beattie, correspondant de guerre de la *United Press*, qui a été récemment libéré après huit mois de captivité dans un camp d'internement, assure, de son côté, que les Allemands sont convaincus que leur Führer a été tué l'an dernier, au cours de l'attentat du 20 juillet 1944.

Malgré toutes les recherches, le cadavre n'a pu être retrouvé... Le Dr Hans Fritsche a l'air d'avoir raison quand il déclare : « Le cadavre du Führer a été caché dans un endroit qu'il sera impossible à quiconque de découvrir !...

LA BIBLE DANS LES MERS DU SUD

La Bible compte plus de quatre millions de nouveaux lecteurs aux Etats-Unis depuis le début de la guerre, révèle l'*American Bible Society*. Cette société traduit, imprime et distribue au moins sept millions de Bibles chaque année. Cinq millions et demi d'exemplaires ont été envoyés aux hommes et femmes des services armés, au cours des quatre dernières années.

Quand les troupes américaines débarquèrent dans les îles Marshall, Gilbert, Truk et Ponape, elles y trouvèrent un grand nombre de Bibles... Depuis plus de cent ans, les habitants des îles du Pacifique du Sud lisent la Bible dans leur propre langue. Les 1.062 traductions comprennent des langues aussi peu connues que le Taï-Ya, le Keres et le Ruk. Dans certains cas, il fallut trente ans pour terminer une seule traduction, et un nouveau langage écrit a été créé dans ce but. En 1857, un missionnaire commença à publier, dans un de ces îlots perdus du Pacifique, des Bibles à l'aide d'une presse à main avec le concours d'un imprimeur d'un navire naufragé.

LA DÉCOUVERTE DE CHURCHILL



Dans ses souvenirs qu'il évoquait récemment dans le magazine américain *Harper*, Edward March, qui fut jadis secrétaire de Churchill, rapporte ce mot au sujet du Premier britannique :

— Quand Winston Churchill fut nommé sous-secrétaire d'Etat aux Colonies en 1905, je devins son secrétaire privé. Et cela n'était guère pour me plaire... Je l'avais déjà rencontré deux fois et le considérais comme un être brutal et autoritaire... Quand j'allais confier mes appréhensions à Lady Lytton, une amie commune, sa réponse fut une des plus belles choses qui aient jamais été dites à propos de quelqu'un :

« — La première fois que vous rencontrez Winston, me déclara-t-elle, vous voyez aussitôt tous ses défauts, puis vous passez toute votre vie à découvrir ses qualités !... »

TROIS QUESTIONS... QUINZE RÉPONSES...

Un journaliste canadien pensa l'autre jour qu'il serait intéressant de connaître l'état d'esprit des filles Dionne, aujourd'hui âgées de dix ans et demi. Il leur posa trois questions auxquelles chacune fit une réponse différente.

■ *Que sont les Américains ?*

Yvonne : De très gentilles personnes. *Emilie* : Des gens très polis. *Cécile* : Les Américains sont en train de fournir un très gros effort pour aider à gagner la guerre. *Annette* : Le peuple américain a été très bon pour nous. *Marie* : Ils ont un très beau drapeau.

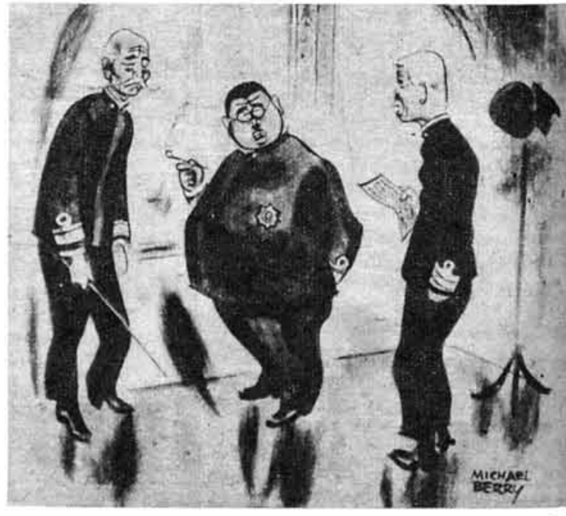
■ *Quel a été le plus grand événement survenu dans votre vie ?*

Marie : Le jour de ma première communion. *Cécile* : Celui de notre retour dans notre famille. *Annette* : Lors d'un de nos anniversaires, papa nous fit sortir de notre nursery et nous mena à la maison où nous sommes nées. C'était merveilleux. *Yvonne* : Le premier soir où toute la famille — maman, papa, et tous nos frères et sœurs — furent réunis ensemble dans la nursery. *Emilie* : La plus merveilleuse chose est de m'amuser avec maman et papa.

■ *Aimeriez-vous être une reine ?*

Elles eurent toutes, d'abord, une même réponse : non ! Mais la raison avancée par chacune d'elles fut différente. *Annette* : Je n'aimerais pas être honorée tout le temps comme une reine devrait l'être. *Emilie* : Une reine est obligée de rencontrer trop de gens. *Cécile* : Une reine est obligée de s'asseoir trop longtemps ! *Marie* : Une reine ne peut pas s'amuser : elle n'en a pas le temps. *Yvonne* : Si j'étais reine, je ne pourrais pas faire tout ce que je veux !

Il y a quelques mois, Keith Munro, le *manager* qui s'occupe des affaires des *quins*, écrivait que les cinq sœurs étaient loin de se ressembler et que chacune avait un caractère différent. « Yvonne est la patronne des cinq ; Cécile a un plus grand penchant que ses sœurs pour les robes ; Emilie est une comédienne ; Annette est la musicienne du groupe et Marie est la petite sœur attentive et dévouée... »



« Un de nos destroyers a eu un accident très malheureux : il a été touché par un croiseur américain que nous avions coulé... en janvier dernier. »

(D'après « Collier's »)

LA MÉMOIRE DE GŒRING



Parmi tous les malheurs qui se sont abattus récemment sur lui il en est un que l'ex-maréchal Gœring doit apprécier tout particulièrement : c'est la perte de sa mémoire. Car il doit l'avoir perdue tout à coup pour oser faire les déclarations suivantes aux représentants de la presse alliée au lendemain de sa capture.

■ Avec une expression de mépris sur son visage, Gœring expliqua aux correspondants qu'il considérait Hitler comme étant « étroit d'esprit et ignorant »... Et pourtant...

... *Le 20 mai 1942, parlant à un rassemblement nazi à Berlin, Gœring déclarait : « Je peux prétendre connaître le Fuhrer mieux que toute autre personne ; par-dessus tout, la bonté infinie de son grand cœur m'est connue. Il fallait un caractère de cette trempe pour accomplir ce qui a été fait durant cette guerre... La victoire la plus colossale a été obtenue grâce à la force et au génie de cet homme ! »*

■ Gœring essaya ensuite de flatter les correspondants américains en les assurant qu'il était profondément impressionné « par la fantastique capacité de production américaine »... Et pourtant...

— *Le 4 octobre 1942, le chef de la Luftwaffe déclarait dans un discours : « Si vous déchirez la façade de l'Amérique, vous ne trouverez derrière elle qu'une misère infinie. Le peuple américain a été enivré par des chiffres d'armements astronomiques. Mais n'oubliez pas que l'Amérique n'a écrit qu'un seul mot, et ce mot est : bluff ! »*

■ Gœring a dit encore à ceux qui l'avaient capturé qu'il avait conseillé à Hitler de ne pas attaquer la Russie en juin 1941... Et pourtant...

— ...*Le « dauphin » nazi a déclaré à la radio allemande en date du 30 janvier 1943 : « Contre tous les faibles et les lâches qui gémissent autour de lui, le Führer, de toute sa force, a tenu le front à l'Est. Grâce à sa puissance et à son génie, l'armée allemande a avancé dans une nouvelle poussée gigantesque. »*

■ Enfin, Gœring a déclaré « ignorer complètement à quel titre il serait responsable des crimes nazis »... Et pourtant...

— .*Pendant l'automne de 1938, il s'exprimait ainsi : « J'ai dit devant des milliers de gens que chaque balle tirée par un pistolet de la Gestapo est ma balle. Si cela s'appelle meurtre, alors je suis un meurtrier ! »*

COMMENT TRAITER LES ALLEMANDS...

Au moment où l'Allemagne est entièrement occupée par les victorieuses armées alliées, et que l'on se demande quel sort sera réservé à la nation vaincue, il serait peut-être intéressant de consulter l'opinion d'un écrivain qui depuis plus de trente ans a étudié l'Allemagne et son peuple... Voici, à ce propos, ce que pense Emil Ludwig sur la façon dont les Allemands devraient être traités.

■ Leur manque de confiance en soi a fait naître chez les Allemands, d'une part la passion de commander, et d'autre part la passion d'obéir.

■ Les Allemands n'éprouvent aucun désir de jouir de la liberté.

■ Les Allemands n'ont pas de correspondant pour le mot « *fair* », pas plus que pour celui de « *gentleman* ». Ces mots ont été incorporés dans la langue allemande dans leur forme anglaise. Ils ne connaissent pas l'esprit sportif des Anglo-Saxons, ni leur plaisir des jeux.

■ La crainte est le seul sentiment que comprennent les Allemands : sans elle, ils deviennent arrogants et agressifs.

■ L'Allemand meurt pour sa patrie, mais il ne pense pas pour sa patrie.

■ Les Allemands n'aiment pas la persuasion. Ils veulent un homme qui « aboie ». Ils pensent de lui : « Ce doit être un homme fort ! »

■ Il n'y eut jamais et on ne trouvera jamais une Cour allemande pour condamner un chef vaincu.

■ La seule chose qui intéresse l'Allemand, c'est d'obéir et d'exécuter des ordres.

■ Les bottes ont toujours été considérées en Allemagne comme une espèce de symbole de supériorité.

LE SÉNATEUR VOIT... ROUGE !...



La guerre est finie... Les soucis militaires ont disparu... D'autres embarras les remplacent qui ne se rapportent pas tout à fait aux problèmes de l'après-guerre... La campagne que vient de mener le sénateur Brooks de l'Etat de Tennessee (Etats-Unis) en est une preuve.

En effet, le sénateur Brooks n'est pas content — et il ne s'est guère gêné pour le dire à ses collègues — de cette mode... funeste qu'ont les femmes de se « barbouiller » les lèvres avec du rouge... Cela ne devrait pas être permis, assure-t-il, et il demande au Sénat de voter une loi qui en interdit l'usage sous peine — tenez-vous bien — de *dix ans d'emprisonnement* ou une amende de 1.000 dollars !...

Les raisons qu'avance le sénateur sont pour le moins inattendues :

— Les hommes mariés sont toujours pris à partie par leurs épouses quand celles-ci découvrent la moindre trace de rouge sur leur faux-col, leur chemise ou leur mouchoir. C'est ainsi que les tribunaux « fleurissaient » d'innombrables cas de divorce qui sont uniquement dus au rouge à lèvres...

Le sénateur n'a pas dit si une pareille mésaventure lui est advenue personnellement...

PAR-CI PAR-LA...

■ Le journal américain *P.M.* rapporte : « A Seattle, la police a arrêté un cuisinier âgé de 43 ans qui a avoué avoir volé une maison entière composée de cinq chambres. Travaillant de nuit, il démonta la maison pièce par pièce, puis la « remonta » dans une autre région... »

■ Le célèbre comédien Joe E. Brown raconte dans le récit qu'il vient de publier sur ses voyages sur les fronts de guerre :

— Le général MacArthur s'était arrangé pour qu'on nous prît une photo ensemble. « Quel honneur ! » lui dis-je. Mais il s'empressa de m'expliquer : « C'est mon jeune fils qui m'a réclamé cette photo, mon cher Joe E... Il veut une photo de son papa avec une célébrité ! »

■ L'armée américaine comprend 72.000 hommes du nom de *Smith*, 48.500 se nomment *Johnson*, 39.000 *Brown*, 33.600 *Miller*, 31.300 *Jones*, 31.000 *Davis*, 29.000 *Wilson*, 24.500 *Anderson*, 24.300 *Martin*, 22.000 *Taylor*, 15.170 *Hall*, et 15.000 *Lewis*...

On imagine le casse-tête que cela provoque aux services postaux de l'armée chargés de distribuer les courriers des troupes...

CONFUSION...



Depuis la libération de Paris, le célèbre peintre Picasso est devenu très à la mode... On parle souvent de lui, même dans les journaux britanniques ou américains... C'est, probablement, ce qui a provoqué l'incident suivant :

Depuis la libération de la Ville-Lumière, Picasso-le-sauvage s'est transformé en un homme on ne peut plus aimable... Il a appris à sourire... et, qui plus est, il a ouvert sa porte à un ou deux visiteurs en khaki... Tout récemment, on sonna à sa porte. Il ouvrit et vit entrer, deux par deux, sages et disciplinés comme des écoliers en promenade, cinquante-huit « boys » en khaki !... Le chef de bande vint le dernier, ou plutôt la dernière, car il s'agissait d'une charmante jeune femme en khaki qui mâchait son *chewing-gum* comme il se doit et portait le brassard de la Croix-Rouge...

— Oh ! Picasso, comme je suis heureuse de vous voir ! s'écria-t-elle en apercevant le maître.

— Vous êtes peintre, madame ? Architecte ? Critique d'art ?...

— Oh ! pas du tout... Je suis sténographe. Mais quand j'ai quitté New-York, mes amis m'ont dit : « Si vous allez à Paris, ne manquez pas de voir Picasso ! »

Alors Picasso, gravement :

— Je vois, madame, je vois... Mais, dites-moi, êtes-vous sûre que vous ne me confondez pas avec la Tour Eiffel ?...

N. A.

SOLUTIONS

AUTOUR D'UNE TABLE





PHOTOS-DEVINETTES

1. — *Les poumons* (c). 2. — *Samson* (b). 3. — *Don Quichotte* (c).

DELASSONS-NOUS...

AUTOUR D'UNE TABLE

Une dame invita cinq amies à goûter. Les noms des six dames réunies autour de la table de thé ronde étaient : Mme Mendes, Mme Siegel, Mme Moor, Mme Newman, Mme Jacob et Mme Dix.

L'une de ces femmes était sourde, une était extrêmement obèse, l'une était fort loquace, l'une était une âme exaltée, l'une détestait Mme Dix, et une était la maîtresse de maison.

La femme qui détestait Mme Dix s'assit en face de Mme Jacob.

La femme qui était sourde s'assit en face de Mme Siegel, qui elle-même était assise entre l'âme exaltée et la femme qui détestait Mme Dix. La femme obèse s'assit en face de Mme Moor, à côté de la femme sourde et à la gauche de la femme qui détestait Mme Dix. L'âme exaltée s'assit entre Mme Siegel et la femme assise en face de la femme qui détestait Mme Dix. Mme Mendes, qui était en excellents termes avec tout le monde, et surtout avec Mme Dix, s'assit à côté de la femme obèse et en face de la maîtresse de maison.

Pouvez-vous placer ces charmantes femmes autour de la table en découvrant les attributs correspondant à chaque nom ?

PROUESSES ARITHMETIQUES

Demandez à quelqu'un de prendre un crayon et une feuille de papier et priez-le de suivre vos instructions. Vos demandes doivent être formulées sur un ton négligent, comme si vous n'étiez vous-même pas bien fixé sur les chiffres à inscrire.

Vous dites alors :

« Inscrivez d'abord votre âge... ou celui de toute autre personne.

« Maintenant, multipliez par deux.

« Au résultat, ajoutez cinq.

« Multipliez le total par 50.

« Vous avez le résultat ? Bon. Maintenant, à ce nombre, ajoutez l'âge de votre frère ou de votre oncle, ou bien celui de votre grand'mère. Comme vous préférerez.

« Ça y est ? Vous avez le total ? Bien. A présent, retranchez de ce total... par exemple... qu'est-ce que je dirais bien ? Tenez, retranchez le nombre de jours de l'année : 365. C'est fait ? Combien trouvez-vous ? » (N'oubliez pas le ton négligent).

Le nombre obtenu vous est alors indiqué. Vous l'inscrivez sur un bout de papier, et vous ajoutez rapidement le nombre 115.

Vous obtiendrez alors un nombre de quatre chiffres dont les deux chiffres de gauche vous donnent le premier âge demandé et les deux de droite l'âge du frère, de l'oncle, ou de la grand'mère.

Vous arriverez même aisément à ajouter mentalement le nombre 115 au résultat obtenu, et si vous obtenez, par exemple, 1.775, vous annoncerez : « Vous avez 17 ans et l'autre personne a 75 ans ».

MEPRISE

Tristan Bernard demandait un secrétaire. Un jeune homme très distingué se fait annoncer à lui par un ami. L'humoriste lit la lettre d'introduction ; puis, levant les yeux sur le jeune candidat, et séduit par l'air très plaisant de l'adolescent :

— Entendu, fait Tristan Bernard ; nous commencerons à travailler ensemble dès demain. Votre nom, s'il vous plait.

Horriblement intimidé et, au surplus, affligé d'un fort bégaiement

— B... be... ber... bera... a... ard... Bérard.

— Diable ! fait Tristan, diable ! Ça ne vous ennuierait pas que je vous appelle tout simplement Bérard ?

SAGESSE

Le temps est un trésor plus grand qu'on ne peut croire.
Corneille

C'est ne rien valoir que de n'être utile à personne.
Descartes

Il faut toujours laisser s'écouler la nuit sur l'injure de la veille.
Napoléon

Faisons nos efforts pour détourner nos regards et notre pensée des turpitudes humaines par la recherche désintéressée de la vérité.
Pasteur

PHOTOS-DEVINETTES



Cette photo au rayon-X représente :
a) le cerveau
b) le tibia
c) les poumons
d) le péroné

Ce personnage biblique et chevelu est :
a) Judas
b) Samson
c) David
d) Salomon

Cette image vous rappelle un chapitre de :
a) Guerre et Paix
b) Voyages de Gulliver
c) Don Quichotte
d) Les Misérables

RIONS

— Petit garnement, tu t'es encore battu avec Jean, il va falloir que je t'achète une culotte neuve.

— Oh ! maman, si tu voyais Jean, je crois que sa maman sera obligée d'acheter un autre petit garçon !

●

Au théâtre.

Lui. — Pourquoi trouvez-vous cette pièce invraisemblable ?

Elle. — Le deuxième acte se passe trois mois après le premier, et ils ont toujours la même bonne !

●

Entre amies.

— Ah ! ma pauvre amie, je prends une grande part à votre douleur, un mari si bon, si dévoué !

— Oui, le pauvre chéri, il était le modèle des époux. Un tel malheur est toujours bien grand, car on sait qui l'on perd, mais on ne sait jamais qui l'on retrouvera.

●

Lui. — On dit que les époux arrivent un jour à se ressembler !

Elle. — Ceci est fait pour me déterminer à vous refuser définitivement !

●

Mendiant moderne.

— Je vous donnerais bien quelque chose, mais je n'ai sur moi que mon carnet de chèques.

— Ça fait rien, j'ai un compte en banque.

(LES SOLUTIONS EN PAGE 15)

IMAGES — Hebdomadaire paraissant le Dimanche. — Publié par la Maison d'Edition AL HILAL, E. & C. Zaidan, Directeurs-Propriétaires. — Adresse : Poste Centrale - Le Caire. Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar. Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, Rue Nébi Daniel. Tél. : 27412. — Abonnements : Egypte et Soudan : P.T. 150 — Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle : P.T. 175 (£ 1/16/-) — Autres pays : P.T. 200 (£ 2/1/-)